

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

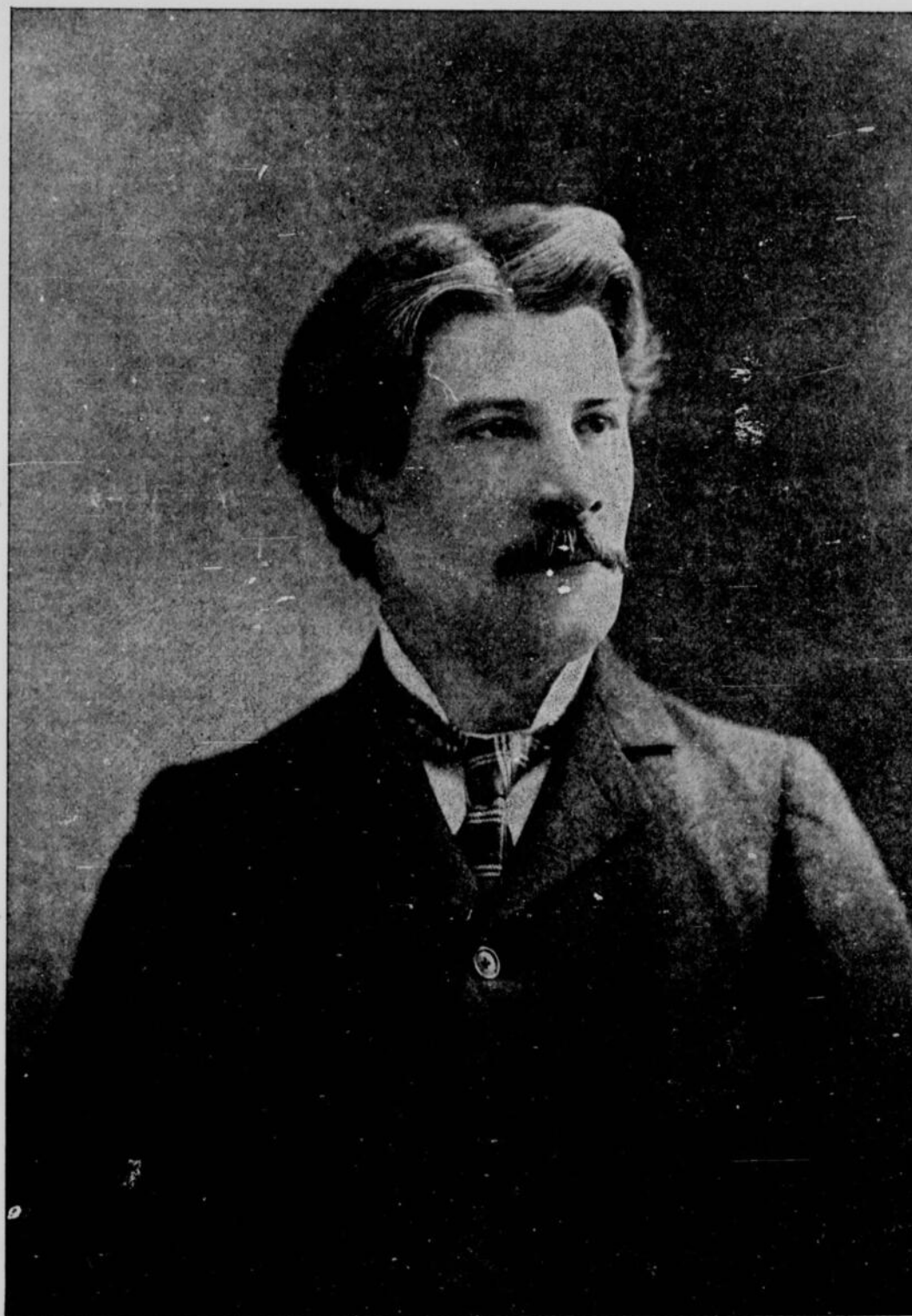
15^{ME} ANNÉE, No 741.—SAMEDI, 16 JUILLET 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. P.-A. CHOQUETTE, juge à la Cour Supérieure d'Arthabaska

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par Rodolphe LeFort.—Le premier baron de Longueuil.—Les merveilles de la nature, par P. Colonnier.—Poésie : Au gré du vent, par A.-H. de Trémaudau.—Une épisode de 1837-38, par Pascal Poirier.—Le passé, par Albert Lozeau.—Poésie : Autrefois, par Arthur de Bussières.—Nouvelle : Bonne année macabre, par Louis Fréchette.—Pour leur mariage, par J.-B.-H. Bénard.—Poésie : Georgette, par Patriote Fleuriste.—Galerie de nos hommes illustres, par Firmin Picard.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Morte, par F. Picard.—Bibliographie.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Le sport.—Parc Sohmer.—Choses et autres.—L'art culinaire.—Les échecs.—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Portrait du nouveau juge de la Cour Supérieure, M. P.-A. Choquette.—La guerre hispano-américaine : Le *Merrimac* torpillé ; Le débarquement des Américains à Guantanamo.—Portraits des six jeunes filles de Montréal qui ont péri dans la *Bourgogne*.—Portraits : M. P. Deschanel, président de la Chambre française.—Nos jeunes peintres à Paris : MM. Suzor Coté et Blair-Bruce.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La semaine du 2 au 9 a été fertile en événements importants.

Nous mentionnerons, entre autres faits, la perte de la *Bourgogne*, grand navire rapide de la Compagnie Transatlantique de France. Six cents personnes ont péri en cet engloutissement terrible. Nous en parlerons plus au long à la fin de cet article.

Puis, la destruction de la flotte espagnole dans les eaux de Santiago de Cuba : là également, il y a eu des milliers de pertes de vies. Mais c'est la guerre—les parents seuls des pauvres soldats sont plongés dans le désespoir, les autres parient sur les chances de succès des Américains ou des Espagnols. Le succès, c'est la mort, la mort toujours, la mort venant des mains des hommes, des hommes s'entr'égorgeant comme une bande de loups enragés dans les steppes sauvages de Russie !

Que c'est donc vrai, cette parole : " L'homme est l'animal le plus féroce de la création. "

Je finis par comprendre la femme voulant son émancipation, et les mêmes droits que l'homme. Non seulement je le comprends, mais je suis près de l'exiger.

Pauvres mères ! Si l'on vous écoutait, lancerait-on ainsi des hordes en furie contre des hordes en furie ?..

On pleure—ou du moins on fait semblant de pleurer—sur un désastre, résultat d'un accident inévitable, inévité ; on s'excite à la lecture malsaine du récit d'un crime cruel ; on se surexcite, on s'anime, on s'échauffe aux détails d'un combat, crime complexe d'une nation entière, on applaudit quand assez de sang humain a pu rougir les eaux d'un fleuve, on écume de rage quand celui dont on est partisan à le dessous.



M. E. DU BOSQ, UNE DES VICTIMES DE LA " BOURGOGNE "

On se pâme d'admiration devant le crime le plus déshonorant de l'humanité : le suicide, quand ce crime se produit sous la forme d'un vaisseau que l'on fait sauter, comme le *Merrimac*, pour jouer un tour à l'ennemi. On traite de vendu l'amiral qui se rend après avoir tout perdu, fors l'honneur, dans un combat où il disposait de quatre navires contre vingt-sept ; on élèvera une statue au lâche qui, sous prétexte que l'*Oquendo* était écrasé par le nombre, n'a pas pu conserver sa vie pour sa patrie.

Les Américains, du moins, savent rendre justice à leurs prisonniers, et ils ont félicité le pauvre amiral Cervera de sa superbe défense au milieu de ses stupides matelots ivres. L'amiral sera sans doute fusillé par ses compatriotes : ce n'est pas de l'histoire nouvelle, les Grecs punissaient de mort le malheureux vaincu, comme ils punissaient de mort celui qui vainquait trop.

Expliquez cela !

Si nous écoutons les mères, les sœurs, les épouses, les fiancées ; si elles avaient le droit de se mêler de leurs affaires—car enfin, on admettra bien que la famille, venant d'elles, les touche de très près !—, si l'homme devenait.. eh ! bien, oui, disons le mot : si l'homme devenait moins brute, moins bête, moins fauve, s'il écoutait la femme... ce serait la première bonne action qu'il ferait depuis la mauvaise qu'il fit en l'écoutant intempestivement dans le Paradis terrestre.

Les nouvelles Chambres françaises, issues des élections de mai dernier, se sont réunies en juin dernier ; elles ont nommé comme président de la Chambre (à peu près l'Orateur ici), M. Paul Deschanel, homme remarquable, d'idées modérées, favorable à l'ordre, à l'apaisement des passions soulevées contre l'Eglise.

Mais la même Chambre, avec une bonne majorité acquise à l'ancien cabinet Méline, a trouvé moyen de culbuter ce cabinet sur une question absolument secondaire... et, après bien des tiraillements, un ministère s'est enfin constitué, contre la majorité, hostile à la France et à sa grandeur, imbu des préjugés les plus ineptes contre l'Eglise.

On appelle cela : Gouverner !..

L'affolement, chez l'homme, atteint un tel degré, qu'on regrette de ne point voir la femme au Conseil des nations.

L'Italie, pourrie jusqu'à la moelle, fusille le peuple, emprisonne les prêtres et les religieux, supprime les journaux, blâme et menace de suspendre les archevêques les plus saints, les plus dévoués, les plus respectueux de l'ordre. Elle fait et défait ses ministres comme on ferait et déferait de vulgaires balayuses de... cabinets !

Les ministres y tombent même tout seuls, comme des polichinelles : tout le monde sait que le polichinelle nous vient d'Italie, où on l'appelle *Pulcinella* (prononcez : Poulchinella). Victor-Emmanuel avait dit : *L'Italia farà da se*—L'Italie fera seule (ou par elle-même) ; en d'autres termes, saura s'en tirer seule.

Grand bien lui fasse !

Mais n'est-il pas singulier ne voir les nations, anciennement les plus catholiques, se corrompre complètement et disparaître ou, du moins, se voir condamnées à l'impuissance la plus humiliante : témoin l'Espagne en ce temps-ci, et bientôt l'Italie ?..

Notre ancien et très sympathique directeur du MONDE ILLUSTRÉ nous communique une information précieuse sur notre beau Canada : nous sommes heureux d'être choisi par notre excellent confrère et ami, M. Deneault, pour rendre compte de ce fait.

Il y a, là-bas, dans le district de Nipissing, une paroisse nouvelle où tout est à créer. C'est Bonfield. Il y a bien une église, mais d'une pauvreté ! Il se trouve, aux alentours, quatre missions, dont trois ont des chapelles, si l'on peut appeler cela des chapelles. Il y a plus qu'il ne faut en population pour occuper encore un prêtre. Il s'en trouve un, en effet, un bon et tout dévoué, M. l'abbé Henri Martel. Il recommande sa paroisse aux gens charitables : serait-ce en vain que nous formulerions sa touchante prière ?

" Il fait toujours bon être missionnaire : écrit ce bon prêtre ; mais qu'il est beau de voir une armée de gens unis d'intention et d'action, faisant l'œuvre du bon Dieu, n'ayant en vue que sa gloire ! "

Que nos bienveillants lecteurs, auxquels nous ne faisons jamais inutilement appel, envoient donc ce qu'ils pourront, à : M. l'abbé Henri Martel, digne curé, Bonfield, district de Nipissing (Ont.).

Le ministère de Québec a résolu de consacrer treize cents dollars en prix à donner à des œuvres littéraires. Voici comment il établit les règles du concours qui s'ouvrira en septembre prochain pour se terminer à pareille époque en 1899.

Les prix seront décernés aux auteurs :

- 1o. De la meilleure histoire du Canada ;
- 2o. Du meilleur manuel du cultivateur canadien ;
- 3o. Du meilleur ouvrage en prose ;
- 4o. Enfin, du meilleur traité géographique de la province de Québec.

Les prix seront ainsi répartis :

Pour le volume historique, \$400 ; pour le volume en prose, \$300 ; pour le traité géographique, \$300 ; pour le manuel d'agriculture, \$300.

Nous pensons que le gouvernement a fait chose très utile en instituant ce concours. Tout au plus, y aurait-il une observation à faire au sujet du " meilleur ouvrage en prose ", expression trop vague, pensons-nous.

Le ministère, comprenant d'excellents littérateurs canadiens, saura choisir son jury de façon à donner toute garantie d'impartialité aux écrivains. Nous nous permettons de lui rappeler qu'il y a des hommes émi-

nents, d'une scrupuleuse équité, à la tête des Universités, des Ecoles Normales catholiques, des Séminaires de la province.

Et nous le félicitons de son heureuse inspiration, espérant qu'il n'en restera pas là. Les lettres doivent être propagées et soutenues.

Tous nos lecteurs ont présent encore à l'esprit, le noble dévouement des marins français, en dernier lieu dans l'accident survenu à la *Champagne*.

Chacun aura admiré l'abnégation, le mépris de la mort, chez ces excellents marins de la plus généreuse nation que la terre ait portée.

Dans l'épouvantable malheur de la *Bourgogne*, sombrant avec presque toute sa cargaison humaine, les passagers furent d'abord mis à même de se sauver ; les marins devaient venir ensuite.

Oh ! combien plus j'admire ce brave capitaine De loncle, commandant de la *Bourgogne*, M. Dupont, son lieutenant, donnant leurs ordres, calmes, au milieu du terrible sauve-qui-peut, cherchant à assurer la vie à leurs passagers ; combien plus je les admire que les Cervera, les Shley, les Sampson, les Dewey, ne restant sur la dunette que pour mieux tuer !...

Dans l'accident survenu le 4 juillet, vers cinq heures du matin, près de l'île aux Sables, l'homme est parvenu à se montrer encore ce qu'il est en certaines

Mais quelle désolation dans les familles des personnes que nous venons de citer—dans les familles des six cents disparus en quelques minutes !—Plusieurs prêtres,

gnante leur envahissant le cœur, les étouffant d'angoissante agonie avant l'asphyxie aux trompeuses images, au mortel bien-être ?...

La religion fut leur seule, leur suprême consolation. Préparées au plus grands sacrifices, ces âmes ne durent éprouver nulle peine d'offrir leur vie à Dieu—puisqu'elles la lui avaient donnée.

Fortunés parents d'enfants bienheureux, quelle consolation doit être la vôtre en cette cruelle circonstance !

Oh ! je comprends vos larmes, je saisis vos quasi-désespoirs : Dieu nous a donné l'amour pour les nôtres, et ne nous défend point de les pleurer. Il verse sur vos âmes livrées à ce que j'ai appelé le quasi-désespoir, une rosée de céleste douceur, de merveilleuse suavité ; croyant mourir de douleur, alors même vous exhalez en une plainte d'infinie tendresse : " Mon Dieu !... Elle était à vous, avant d'être à moi !... Seigneur, votre Volonté !..."

Sacrifice de la mère, joint au sacrifice de l'enfant chérie !... Quelle surabondance de bénédiction ; tant épandue, qu'elle se déverse sur le pays même !

Familles éprouvées par cette catastrophe, la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ prend une part très vive à votre peine ; mais je m'écrie : " Heures mères, d'avoir donné à la patrie et à Dieu de tels anges !"

RODOLPHE LE FORT.



Mlle L.-A. LETOURNEAU

debout sur le pont, donnaient l'absolution générale aux passagers catholiques, Dieu faisait miséricorde à bien d'autres sans doute, tandis que le puissant navire



Mlles REINE ET LAURE BARCELO

inclinant toujours plus rapidement son avant, entraînait toute sa charge humaine dans les profondeurs mystérieuses de l'océan jamais assouvi.



Mlle AIMÉE PLANTE



Mlle EMILIA MORIN

occasions : l'animal le plus féroce de la création. Du rapport du capitaine du navire anglais le *Cromartyshire*, il résulterait, en effet, que les passagers, surtout les étrangers, non seulement se sont battus pour avoir place dans les chaloupes de sauvetages, mais encore auraient précipité les femmes par dessus bord !... Il paraît avéré aussi que plusieurs chaloupes furent englouties, étant sans doute surchargées.

La ville de Montréal a été cruellement éprouvée en ce sinistre. Parmi les passagers engloutis, se trouvaient : M. Eug. du Bose, âgé de quarante ans, établi au No 1127, rue Ontario. Il allait rejoindre sa femme et son enfant, en France depuis quelque temps déjà. Pauvre jeune mère !... pauvre petit orphelin !...

Mlle Emilia Morin, demeurant chez son père, M. Onésime Morin, 1490, rue Saint-Jacques.

Mlle Marie-Anne Cauchon, fille de M. Louis Cauchon, 247, rue Quesnel, à Sainte-Cunégonde.

Mlle Aimée Plante, demeurant chez son frère, M. Wenceslas Plante, boulevard Saint-Denis.

Mlle L.-A. Letourneau, depuis assez longtemps institutrice au village de Turcot.

Mlles Reine et Laure Barcelo, filles de feu M. Oscar Barcelo, marchand.

Toutes ces demoiselles se rendaient en France, à Péronne, à Amiens, ou au Puy, chef-lieu du département de la Haute-Loire, afin d'y prendre le voile chez les dames Clarisses.

Le bon Dieu les a rappelées à lui, trouvant leur sacrifice agréable.



Mlle MARIE-ANNE CAUCHON

Qui dira les sanglots de ces condamnés à mort dans toute la force de la santé, les pensées qui durent leur faire battre les tempes à les rompre, l'étreinte poi-

LE PREMIER BARON DE LONGUEUIL

Charles LeMoyné, premier baron de Longueuil, qui avait épousé une des dames d'atour de la duchesse d'Orléans, avait emmené avec lui un Sauvage en France. Un jour qu'on était à table, le Sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Le baron de Longueuil lui demanda ce qu'il avait et s'il souffrait. Le Sauvage ne fit que pleurer plus amèrement. Longueuil insistant vivement, le Sauvage lui dit :

— Ne me force pas à le dire, c'est toi que cela concerne et non pas moi.

Pressé plus que jamais, il finit par dire :

— J'ai vu par la fenêtre que ton frère avait été assassiné en tel endroit du Canada, par telle personne (qu'il lui nomma).

Longueuil se mit à rire et lui dit :

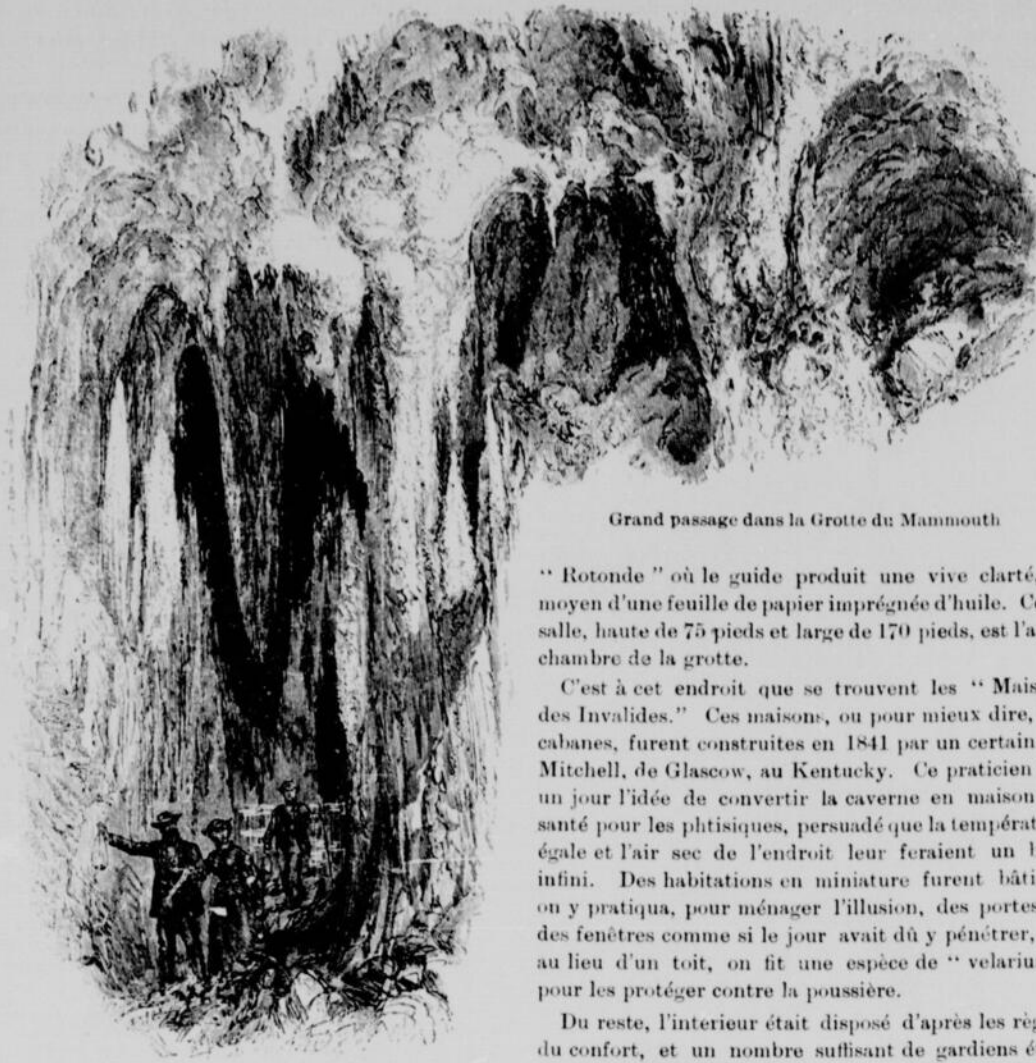
— Tu es devenu fou.

Le Sauvage répondit :

— Je ne suis pas du tout fou. Mets par écrit ce que je t'annonce, et tu verras si je me trompe.

Le baron de Longueuil écrivit, et, six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit indiqués par le Sauvage.

C'est la duchesse d'Orléans elle-même qui se porte garante de la véracité de cette anecdote dans une lettre à sa sœur, la comtesse palatine Louise, lettre datée de Versailles le 2 mars 1709.—R...



Grand passage dans la Grotte du Mammoth

LES MERVEILLES DE LA NATURE

(Suite)

LA GROTTÉ DU MAMMOUTH

Cette grotte, située près de la rivière Verte, sur la route de Louisville à Nashville, Kentucky, et qui a reçu le nom de Mammoth, à cause de ses proportions gigantesques, n'a pas de rivale connue dans le monde. Elle fut découverte en 1801, par un chasseur à la poursuite d'un loup qu'il croyait avoir blessé ; mais ce n'est que depuis 1840 qu'on en connaît toute l'étendue : et telle est aujourd'hui sa réputation que, malgré le prix d'entrée qui est de trois dollars par personne, elle reçoit une affluente considérable de visiteurs, soit indigènes, soit étrangers.

Elle a environ douze milles de profondeur, mais toute son étendue, en comptant les avenues qui se croisent en tous sens, est de deux cents milles, et peut-être même davantage.

L'orifice est à moitié caché par des plantes grimpanes et des mousses qui retombent sur la paroi du rocher et la porte d'entrée. Ce coup d'œil est aussi agréable que celui du mince filet d'eau qui coule le long de la roche et va remplir un bassin taillé par la main des hommes, à la base de la montagne.

L'entrée par laquelle on pénètre dans la grotte est étroite et basse, mais après quelques minutes de marche sur les rochers humides et glissants, la scène change subitement et bientôt, muni de lampes, le guide vous conduit sous une voûte de 40 pieds de haut. Un fait curieux à signaler, c'est que le courant d'air semble vous pousser dans les entrailles de la montagne, ou plutôt, au dire des gens du pays, c'est l'aspiration de la grotte qui vous "avale". La première impression est celle du froid, mais peu à peu, le frisson disparaît et l'on respire un air sec, salubre et bienfaisant. Vous ne rencontrez d'abord, sur votre chemin, que des débris de salpêtre, pendant un mille de parcours, car le gouvernement Américain, en 1808, faisait exploiter ce produit pour la fabrication de la poudre. Mais, tout à coup, vous pénétrez dans la

"Rotonde" où le guide produit une vive clarté, au moyen d'une feuille de papier imprégnée d'huile. Cette salle, haute de 75 pieds et large de 170 pieds, est l'antichambre de la grotte.

C'est à cet endroit que se trouvent les "Maisons des Invalides." Ces maisons, ou pour mieux dire, ces cabanes, furent construites en 1841 par un certain Dr Mitchell, de Glasgow, au Kentucky. Ce praticien eut un jour l'idée de convertir la caverne en maison de santé pour les phthisiques, persuadé que la température égale et l'air sec de l'endroit leur feraient un bien infini. Des habitations en miniature furent bâties ; on y pratiqua, pour ménager l'illusion, des portes et des fenêtres comme si le jour avait dû y pénétrer, et, au lieu d'un toit, on fit une espèce de "velarium" pour les protéger contre la poussière.

Du reste, l'intérieur était disposé d'après les règles du confort, et un nombre suffisant de gardiens était attaché au service des malades. Au mois de septembre de la même année, dix-huit personnes entrèrent dans le souterrain. Pendant quatre mois, elles restèrent ainsi ; pas une seule n'eut le désir de se traîner à l'entrée de la grotte pour y contempler la lumière du soleil. Jour et nuit brûlaient des lampes et des bougies ; les vivres étaient en abondance, toutes les choses nécessaires à la vie, ainsi que des objets de luxe, avaient été réunis en ce lieu par les soins du docteur. Des parties de plaisir furent même organisées pour visiter les points les plus intéressants de la grotte ; les parents et les amis des malades venaient en prendre leur part. La musique, les chants et les danses animèrent pendant quelque temps cette paisible retraite.

Au bout de quelques mois, on remarqua que les dix-sept malades perdaient graduellement de leurs forces, tombaient dans la mélancolie et souffraient d'ophtalmie ; mais, malgré ces graves symptômes, les malheureux avaient tant de confiance dans la méthode du docteur, que pas un ne parla de sortir de ce tombeau ; seulement, peu de temps après, plusieurs étaient morts à de courts intervalles ; ceux qui survécurent, saisis d'une terreur panique, quittèrent le souterrain. Tous succombèrent, et le docteur avec eux, et avec le docteur son système.

La grotte du Mammoth a servi à d'autres usages encore. Pendant quelques années, les Méthodistes y ont tenu leurs assemblées, et c'était un spectacle curieux de voir ces longues galeries éclairées de mille flambeaux et la foule se pressant autour d'un ministre qui, monté sur un bloc de pierre, appelait sur les fidèles la bénédiction divine.

En avançant toujours, on rencontre, de temps à autre, des couloirs qui, prétend-on, s'étendent sous terre à environ cent milles de profondeur. Puis on pénètre dans la "Chambre des chauves-souris," dont les parois sont tapissées de milliers de ces bêtes.

Puis vient la "Chapelle," vaste salle assez basse qu'on pourrait plutôt appeler la crypte. Des piliers, ornés de statuettes, s'élèvent de tous côtés, et on vous montre une concrétion de pierres ressemblant fort à un autel saupoudré de toutes sortes de micras brillants

qui, éclairés par les lampes, produisent un effet merveilleux.

Plus on avance, plus le spectacle est féérique : ce sont des colonnes, des stalactites bizarres, des statues fantastiques drapées dans leur manteau de cristal.

Dans ce dédale obscur, chaque site a son nom ou son histoire : ici, c'est la "chambre des Revenants" ainsi appelée parce qu'on l'a trouvée encombrée de momies d'Indiens, provenant sans doute des tribus qui s'étaient emparées anciennement de cette région de l'Amérique.

Dans une salle fantastique se trouve un rocher énorme ayant la forme exacte d'un tombeau, c'est le "Tombeau du géant."

Puis, on suit la "Vallée de la Pénitence," et on descend dans un vaste amphithéâtre, où l'on peut boire quelques verres d'une eau sulfureuse.

A partir de là, le chemin se rétrécit, la voûte s'abaisse, et il faut, pour avancer, s'aider des pieds et des mains. On arrive au bord d'une rivière, le "Fleuve Echo" qu'il faut traverser en chaloupe, puis à une autre que les Américains ont appelée le Styx, du nom du fleuve des enfers. Ces rivières roulent lentement leurs eaux mornes sous des voûtes ténébreuses dont les détours sont accidentés de mille rochers. Dans ces fleuves souterrains dont on suit le cours en barque, ont été pêchés des poissons qu'on dit sans yeux et qui doivent l'être, car à quoi leur serviraient des yeux au milieu de ces ondes où l'obscurité la plus profonde a toujours régné ?

Plus loin, on se trouve avec étonnement en présence d'une grande nappe d'eau sur laquelle glissent lentement quelques barques chargées de visiteurs. Ces barques silencieuses, guidées par des nègres à la poitrine nue, ces torches brillant comme des étoiles dans la nuit, cette mer calme et noire que les vents n'ont jamais soulevée, tout contribue à plonger le visiteur dans une rêverie profonde, tout lui rappelle ces scènes des enfers qu'ont décrites les Dante et les Virgile.

C'est ce ténébreux amas d'eau qu'on a appelé la "Mer morte." Au-dessus de ce lac, la voûte est constellée de pierres étincelant de lumières multicolores dont l'éclat est éblouissant ; elle est supportée par des piliers brillants dont la lumière fait encore ressortir l'éclat. Du reste, il est impossible de se rappeler toutes les formes fantastiques que l'on a eues sous les yeux, durant cette pérégrination souterraine.

Un silence d'un effrayante solennité règne sur ces ondes, qu'aucun souffle n'agite ; la barque glisse comme une ombre entre des rochers noirs dont on ne peut mesurer la hauteur. Toute la nature est tranquille comme à l'approche d'un ouragan. Un sentiment indicible de tristesse vous saisit ; personne n'ose proférer une parole !

Tout-à-coup, le guide se met à chanter d'une voix forte, claire ; le chant de guerre des Indiens, qu'il entonne, est répété par mille échos ; on dirait le chœur des esprits des ténés. Quand le dernier son expiré, tout rentre dans un silence de mort...

La décharge d'un revolver produit un vacarme épouvantable ; le plus petit coin de cette immense grotte renvoie le son avec une intensité cent fois plus forte : une lutte entre des myriades de bête féroces hurlant et rugissant, ou des centaines de canons vomissant la mitraille, ne produiront jamais un bruit aussi terrible. L'eau même tremble, et dix minutes après, les colonnes d'air ébranlées n'ont pas encore retrouvé leur équilibre.

Cependant, le silence ne dure pas longtemps, le guide entonne quelques-uns de ces chants nègres si mélodieux des États du Sud, que chacun sait par cœur : on l'accompagne, et on atteint ainsi, au milieu des rires et des chants, les bords opposés du lac.

Duckett, W. Cullen Bryan, traduction de Revoil

P. Lonnier

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes. — CHAMPFORT.

AU GRÉ DU VENT

RÉVERIE

*La lune se lève
Au dessus du val,
Son front arquant
Nous convie au rêve.*

*Rêves de bonheur
Pour celle qu'on aime !
Rêcons qu'elle-même
Nous donne son cœur.*

*Que le rêve emporte
Dans le cage ether,
Au delà de l'air
L'âme demi-morte.*

A H de Trémaudan

UN ÉPISODE DE 1837-38

Le Père Lefebvre, fondateur du collège Saint-Joseph de Memramcook, qui ne parlait jamais de sa famille, se laissa pourtant aller à raconter à quelques-uns de ses écoliers en vacances l'épisode suivant datant de sa plus tendre enfance. Il avait gardé pour son père un respect profond, mêlé d'une admiration où perçait une teinte d'orgueil filial.

« Comme la plupart des hommes forts, nous disait-il, mon père était doux ; mais il ne fallait pas réveiller le lion, je veux dire, le coureur des bois qui dort.

« Deux Anglais en goguette l'apprirent un jour à leurs dépens. Ils arrivaient en voiture de Montréal ou d'ailleurs. C'était pendant les guerres de Papineau. Les " patriotes " venaient d'être écrasés à Saint-Eustache, et mon père, ce jour-là, était de mauvaise humeur. Je crois qu'il n'avait jamais beaucoup aimé les Anglais. Ceux-ci entrent sans frapper, et lui enjoignent d'un ton rogue d'aller donner à boire à leur cheval.

« — Le puits est là, leur dit le vieillard, qui était devenu pâle, vous pouvez aller servir vous-mêmes.

« En maugréant, le plus capable des deux s'avance vers le " banc des seaux ", et en prend un dont il veut se servir pour abreuver son cheval.

« — Non, pas celui-là qui est pour le monde, fait observer mon père ; il y a un vaisseau à la bringueballe pour les animaux.

« — Hell ! la bringueballe, murmura l'Anglais à son compagnon ; mon cheval est aussi propre qu'un d... Canadien-français.

Et il continua de se diriger vers la porte, avec le seau à demi plein d'eau.

« Un bond, un éclair, le vieillard avait sauté sur le seau, qu'il arrachait des mains de l'insulteur, lui lançant le contenu en pleine figure.

« Le compagnon se précipita sur lui. C'était un homme tout petit. Dans tous les cas, mon père le saisit, une main sur le chignon du cou, une autre plus bas, et vlan ! à travers la croisée !

« L'autre, les yeux encore tout pleins d'eau, s'avance sur lui les deux poings en arrêt. Celui-là tomba comme un plomb du coup de poing qu'il reçut. Sa tête porta la première sur le parquet.

« Mon père, craignant qu'il ne fût mort, le ramassa ; puis, après l'avoir ranimé avec l'eau qui restait dans l'autre seau, l'aïda à sortir de la maison et l'escorta jusqu'à la voiture que le petit tenait toute prête, les dents lui claquant dans la bouche.

« — Bonjour ! leur dit-il. Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que vos chevaux, vous saurez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés, et qu'ils boivent à part. »

En nous racontant cela, le bon Père Lefebvre riait, riait de son grand rire franc, où il mettait toute son âme.

Et nous qui, pour la plupart, avions assisté à des scènes bien autrement brutales, où les nôtres, hélas, n'avaient pas toujours eu le dessus, nous trouvions héroïque ce vieillard qui faisait ainsi respecter sa maison des Anglais. Dans notre enthousiasme, nous lui aurions élevé des statues. — PASCAL POIRIER.

LE PASSÉ

Frères, mesurons bien nos tailles,
A la hauteur de nos aïeux,
Et sur le champ de leurs batailles,
Sachons toujours fixer nos yeux.
J.-W. POITRAS.

Le passé : que de souvenirs charmants, que de douces choses renferme ce simple mot !

Le vieillard, usé, courbé sous le poids des années, à ce doux mot de passé, se sent renaitre et vivre. Il revoit sa brillante jeunesse, il reconnaît ses compagnons d'enfance ; il ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être toujours jeune, et pour me servir de l'expression du poète :

Il voudrait rebrousser chemin,
Revivre en ce temps éphémère,
Où de la veille au lendemain
Il poursuivait quelque chimère.

Hélas ! le temps, infatigable coursier, s'est plu à changer ses cheveux jadis noirs en de soyeux fils d'argent ; sur sa figure, il a creusé des rides profondes, il a plissé son front, affaibli l'éclat de ses yeux.

Et cependant, parlez-lui du passé.

Mû comme par un ressort, son corps se redresse, son œil retrouve l'éclat d'autrefois, il est redevenu jeune. Ce n'est plus un vieillard de quatre-vingts ans que vous

avez devant vous, oh ! non, c'est un jeune homme de vingt ans.

La gloire du peuple Canadien-français repose tout entière dans son passé, et c'est dans ce passé que nous, rejetons d'une race héroïque, devons retremper nos forces.

Marchons donc sur les traces des Fréchette, des Picard et de tant d'autres encore, qui ont entrepris la lourde tâche de tirer de l'oubli où elles étaient à demi plongées, ces douces choses du passé.

O vous qui nous racontez si bien les terrifiantes légendes d'autrefois, vous qui nous faites passer des heures si délicieuses en nous racontant les prouesses de nos pères, et qui nous faites voir le passé sous son vrai jour : continuez votre tâche, elle est noble et généreuse !

Donnez souvent à notre esprit, jeune mais entreprenant, une nourriture saine, en nous parlant, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, de ceux qui, au prix de leur sang, firent de nous un peuple libre et fort. Et dans leurs tombes, vos grands-pères reconnaîtront en vous des âmes d'élite, des patriotes, puis leurs mânes sacrés tressailliront d'allégresse !

ALBERT LOZEAU.



VUES INTÉRIEURES DE LA GROTTÉ MAMMOUTH : 1. Le saut des amoureux. — 2. L'autel. — 3. La chambre étoilée. — 4. La mer Morte. — 5. Le vestibule. — 6. Le lac intérieur. — 7. Le cercueil des géants

AUTREFOIS

*Vous souriez-il toujours du temps où vous m'aimiez,
Alors que les aérés charmant votre indolence,
Nous allions tous les deux fouler dans le silence
La grève où quelquefois, très lasse, vous dormiez ?*

*Mais vous avez trahi par vos dédains premiers
Mon cœur, autre Jésus percé d'un fer de lance ;
Et l'ombre des grands pins vainement se balance,
Car nous ne suivrons plus les chemins coutumiers !*

*L'autre soir, par les prés aux senteurs estivales
Où je marchais, pensif, au bras de vos rivales,
J'ai retrouvé pourtant un peu des jours passés !*

*Et mon âme a connu combien l'ivresse est brève
En revoyant mourir au champ des trépassés
La fleur de mon amour et la fleur de mon rêve...*

Arthur de Bussières

de L'École Littéraire.

BONNE ANNÉE MACABRE

—Vous êtes bien heureux, vous autres — la jeunesse d'aujourd'hui — fit le vieux médecin. On peut dire que les ortolans vous tombent tout rôtis dans le bec. C'est un plaisir que d'étudier la profession par le temps qui court. Vous avez des chaires, des professeurs spécialistes, des auteurs à foison, des instruments perfectionnés, des salles de dissection parfaitement aménagées et amplement pourvues de sujets. On fait sa médecine en se jouant maintenant. Quelle différence avec mon temps, grands dieux ! quand on était obligé de s'exposer à des coups de fusil pour avoir un cadavre, qu'il fallait disséquer dans un grenier ou dans une cave, sans autre conseiller que son livre ouvert devant soi, sans autre guide qu'un patron affairé qui venait vous regarder faire durant un quart d'heure toutes les semaines ! Ah ! oui, mes garnements, vous êtes bien heureux. On vous sert les aliments non seulement tout apprêtés, mais encore tout mastiqués. Pour être médecin, de nos jours, on n'a plus, Dieu me pardonne ! qu'à se laisser faire !

Je m'étais égaré ce soir-là — en 1862, je crois — parmi quelques étudiants en médecine qui se payaient le petit verre de citron, en l'honneur d'un vieux docteur de Saint-Gervais, qu'une forte bourrasque neigeuse — une de ces tempêtes d'hiver comme on n'en voit qu'à Québec — avait forcé de retarder d'un jour ou deux son retour aux pénates.

C'était un causeur tout à fait charmant ; et, s'il ne parvenait pas à nous convaincre que les études se faisaient maintenant toutes seules, il réussissait au moins à nous intéresser vivement.

— Vous avez donc, vous aussi, exhumé des cadavres pour la dissection ? demanda quelqu'un.

— Dame, répondit le vieillard, il le fallait bien.

— Violent les tombes, quelle horrible chose !

— A qui le dites-vous ! Aussi je vous prie de croire que ce n'était pas pour nous une partie de plaisir. Nous aurions mieux aimé être à la noce. Mais devant la nécessité, voyez-vous...

— C'est égal, entrer dans un cimetière subrepticement, la nuit, ouvrir une fosse, briser un cercueil, toucher, déshabiller, porter ce cadavre glacé... brrrr !

— Sans compter qu'il y avait aussi des dangers matériels considérables à braver, ajouta l'un de nous.

— Eh oui, les chiens féroces, les balles de plomb, les procès, la prison...

— Avez-vous jamais eu d'alertes sérieuses ?

— Certes, oui !... Une fois surtout. Justement la veille du 1er janvier 1817. Cette nuit-là, je ne l'oublierai jamais de ma vie ! Non seulement je me suis cru à ma dernière heure, mais j'ai été témoin de la chose la plus épouvantable qu'un œil humain puisse jamais envisager.

— De grâce, docteur, nous écriâmes nous, si vous voulez nous faire plaisir, racontez-nous cette aventure.

— Bien volontiers, messieurs, fit le vieux docteur. Passez-moi le pot à tabac, s'il vous plaît.

Ce pot à tabac, soit dit en passant, n'était ni plus ni moins qu'une tête de mort grimaçante, dont la bouche édentée laissait émerger un brûle-gueule culotté dans toutes les règles de l'art.

— Attendez ! fit le propriétaire du petit salon où nous étions un peu cordés comme des sardines, un nouveau verre de citron pour vous éclaircir le verbe, docteur !

— On ne refuse pas ces bonnes choses-là, répondit le vieillard.

Et, après avoir consciencieusement vidé son verre, et bourré sa pipe à même le crâne, en disant : " Une bonne binette, ça me connaît ! " il fit flamber une allumette, lança quelques bouffées et commença son récit en ces termes :

— Vous êtes tous trop jeunes sans doute pour avoir connu le docteur Martineau du Château-Richer. Mais vous en avez peut-être entendu parler ; le pauvre diable s'est noyé dans le Montmorency en 1842. Une affaire tragique.

— Lui et moi, nous étions camarades d'études et grands amis.

— Un matin — c'était la veille du jour de l'An — Martineau arrive chez moi et me dit :

— J'ai quelque chose à te proposer.

— Explique-toi, lui répondis-je.

— Voici : je viens de recevoir une lettre de chez nous, qui m'apprend que notre fermier — un nommé Coulombe — a été enterré hier, au Château-Richer. Et, pensant que cela peut m'intéresser professionnellement, mon père me donne de curieux détails touchant la maladie du défunt. Le pauvre diable est mort en se prétendant rongé à l'intérieur par un crapaud. Le médecin a eu beau lui parler de tumeur, de cancer, que sais-je ; rien n'a pu le convaincre, il a cru à son crapaud jusqu'aux derniers moments.

— Eh bien, qu'est-ce que ça me fait tout ça ?

— Tu ne comprends pas ?

— Puisque l'homme est mort...

— Eh bien, c'est justement parce qu'il est mort.

— Qu'est-ce que tu me chantes donc là ?

— Je te chante un refrain bien connu en médecine, ce me semble. J'ai toujours compris que pour disséquer un homme, une des conditions préalables était qu'il fût mort.

— Ah ! c'est là que tu veux en venir ?

— Avec ta permission. Nous sommes au 31 décembre ; si tu le veux, le 1er janvier, à une heure du matin, Coulombe peut être rendu dans ton grenier.

— Mais ne dois-tu pas aller voir tes parents demain au Château-Richer ?

— Un moyen de plus pour détourner les soupçons.

— Nous n'avions pas eu de sujets de dissection depuis longtemps.

— On m'offrait un individu mort d'une maladie plus ou moins mystérieuse.

— La proposition était tentante.

— La veille du jour de l'An, qui pourrait se méfier de quelque chose ?

— Ce soir-là, à la campagne, chacun dort du mieux qu'il peut sur ses deux oreilles pour pouvoir se lever plus tôt le lendemain.

— Quand les visites de famille commencent à quatre heures du matin, la précaution est bonne.

— Enfin, après quelque discussion pour la forme, notre plan fut bientôt mûri, et l'expédition fixée pour le soir même.

— Nous louâmes un bon petit cheval canadien attelé à un léger *berlot* de campagne ; et, à sept heures du soir, bien munis de tout ce qu'il fallait pour le voyage, nous trottions sur le chemin de Beauport, en route pour le cimetière du Château-Richer.

— Il n'y avait pas de lune, mais le firmament était suffisamment clair pour que le trajet ne fût en aucune façon désagréable.

— L'air était froid, mais pas trop vif ; en somme, une belle nuit d'hiver.

— Ai-je besoin de vous dire que dans le nombre des objets nécessaires à l'expédition, nous comptions au premier rang deux bons flacons de jamaïque bien enveloppés et couchés soigneusement au fond du coffre de la *carriole* ?

— C'est ce que nous appelions du courage en bouteille.

— Et, pour ma part, je vous l'avoue franchement, messieurs, bien qu'un tant soit peu esprit fort, je regardais cette petite provision de courage spécial — dans des parties de genre — comme étant tout aussi indispensable que la pioche et la pelle.

— C'est bête, si vous voulez, mais c'est comme ça !

— Il en résultait, assez généralement, mes jeunes amis, que si nous faisons la besogne avec une certaine hardiesse, ce n'est pas cette hardiesse-là qui nous aurait aidé à passer nos examens.

— Le soir dont je vous parle, surtout, il y avait du vent dans les voiles ! et quand Martineau eut franchi le mur du cimetière du Château-Richer, il prétendit n'avoir jamais eu l'idée que le cimetière de sa paroisse pût contenir autant de croix ; — ce qui me fit supposer qu'il les voyait peut-être doubles.

— Je ne parle pas de moi : on n'est jamais bon juge dans sa propre cause.

— Néanmoins, pour être franc, je vous avouerai volontiers que, s'il me fallait raconter dans tous les détails comment nous nous orientâmes, comment nous y primes pour ouvrir la fosse et sortir le mort de son cercueil, j'y parviendrais moins par un effort de mémoire que par un appel à mon imagination.

— Quoi qu'il en soit, la besogne marcha suffisamment bien tout de même, à ce qu'il paraît, puisque nous procédâmes tous deux d'assez bonne humeur, malgré les difficultés.

— Je me souviens même d'une plaisanterie de mon camarade, au moment où, avec des efforts à n'en plus finir, nous parvenions, à l'aide de nos cordes et à force de poignets, à hisser notre prise sur le chaperon du mur d'enceinte.

— Le pauvre diable ne se trompait pas, dit-il en faisant allusion à la maladie que s'attribuait le défunt, il a certainement le crapaud dans le corps !

— La plaisanterie n'était pas du goût le plus recherché, mais quand on est forcé de dépouiller les cimetières, il faut bien rire un peu, n'est-ce pas ?

— Malheureusement nous ne devions pas rire jusqu'à la fin du voyage.

— Mais n'anticipons point.

— Bref, avec de la persévérance, et le courage que nous puisions à petits coups à même le goulot de nos flacons, nous réussîmes à nous installer en voiture avec notre cadavre ; et bientôt après nous cheminâmes au grand trot vers Beauport.

— Pour mieux dissimuler la nature de notre compagnon de route, nous avions soigneusement ceinturé celui-ci dans un bon pardessus en peau de buffle — ce qui s'appelait alors un " capot de peau de carriole " ; nous lui avions enfoncé un *casque* sur les yeux ; puis nous l'avions solidement fixé au siège d'avant, dans l'attitude d'un voyageur un peu transi, mais aussi vivant que vous et moi.

— Il fallait absolument être prévenu pour s'apercevoir que nous étions là en compagnie d'un citoyen de l'autre monde.

— Et nous filions bon train.

— Mais tout ce travail nous avait mis en nage, et nous grelotions un peu, bien que la température se fût considérablement adoucie.

— Il faut entrer à l'auberge du Sault, dis-je à mon camarade, le temps de nous faire accommoder une *pace*, car ces refroidissements sont dangereux.

— Tu as raison, me répondit Martineau, mais où diable mettre le sujet durant ce temps-là ?

— Parbleu, nous le laisserons dans la voiture, sous la remise. Qui s'imaginerait que c'est un mort ?

— Au fait, nous ne serons qu'un instant.

— Parbleu !

— Il pouvait être quelques minutes après onze heures, lorsque nous entrâmes à l'auberge, avec des allures un peu tapageuses, ainsi qu'il convient à tout étudiant de vingt ans en escapade ou en goguette.

— A notre entrée, nous remarquâmes je ne sais quel furtif remue-ménage ; nous crûmes même entendre quelques *chut ! chut !* discrets, accompagnés de pas précipités qui semblèrent s'éloigner par une porte du fond.

— Ces détails n'attirèrent que très peu notre atten-

tion sur le moment ; ce ne fut que plus tard, en nous rappelant les circonstances de la soirée, que nous en comprimes l'importance.

« Nous nous fîmes servir, mon camarade et moi, chacun un bon grog bien chaud ; et, comme nous n'avions pas plus de raisons que d'envie de nous attarder, nous remontâmes en voiture ; et fouette cocher du côté de Québec, avec toujours notre individu raide comme une barre, droit devant nous, attaché sur son siège.

« A l'époque dont je vous parle, la cathédrale de Québec possédait une horloge qui sonnait les heures, et dont on voyait encore récemment le cadran sans aiguilles, aux facettes du clocher.

« Je vous l'ai dit, le froid s'était adouci, et l'atmosphère, imprégnée d'humidité, était devenue étrangement sonore.

« Les mille bruits du lointain nous arrivaient avec une netteté extraordinaire.

« Le temps était *écho*, comme on dit dans nos campagnes.

« De plus, il nous venait par moments de l'ouest comme une légère brise de printemps.

« Nous ne fîmes donc pas surpris, en arrivant sur les hauteurs de Beauport d'entendre la cloche de la cathédrale de Québec sonner lentement douze coups, qui se répercutèrent sur les bois, les coteaux et les maisons de la côte, avec de petits tremblements très doux et très mystérieux.

« — Minuit ! m'écriai-je ; Martineau, souhaitons nous la bonne année !

« — Souhaitons-nous la bonne année ! répondit en se levant Martineau, chez qui la *ponce* avait le privilège de provoquer des épanchements enthousiastes.

« Et, debout tous les deux, le cœur fou de jeunesse effervescente, et la tête un peu perdue dans les vapeurs de l'alcool, emportés vers la ville au trot fringant de notre vaillant petit cheval qui faisait sonner joyeusement ses grelots, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

« — Bonne année, mon vieux !

« — Je te la souhaite, fiston !

« — Bonne et heureuse, mon cousin !

« (*Mon cousin et ma cousine* constituaient les appellations les plus affectueuses du temps.)

« — Bonne année !

« — Bonne année !

« — Bonne année !

« Et nous nous tapions dans le dos à cœur joie, le givre de nos favoris — car on ne portait pas de moustaches à cette époque — se mêlant à celui que la buée avait brodé sur nos fourrures.

« Enfin l'effusion passée, nous nous dégageâmes l'un de l'autre, et nous nous retournâmes...

« Non, je sais pas si je dois continuer.

« Vous allez rire, messieurs.

Et pourtant, après quarante-cinq ans bien comptés, rien qu'au souvenir de ce que j'aperçus alors en me retournant, je me sens encore dresser les cheveux et figer le sang dans les veines.

« Mon compagnon s'était affaissé dans mes bras avec un cri d'inénarrable épouvante.

« Et j'étais là, stupéfié, horrifié, pétrifié, fou de terreur, devant le plus impossible des cauchemars.

« Notre sujet de dissection, le cadavre que nous avions retiré raide et à moitié gelé du fond du cimetière, l'homme inhumé depuis deux jours, et avec qui nous voyagions depuis trois heures, debout lui aussi, retourné sur son siège, ricanant je ne sais plus quels souhaits de bonne année, tendait ses deux bras vers nous, comme pour se mêler à notre embrassement...

« J'eus la force de me laisser tomber sur la route en entraînant mon camarade Martineau, qui, sans être précisément évanoui, n'en valait guère mieux.

« Pas besoin de nous demander si nous étions dégrisés.

« — Kek ! kek ! kek !...

« Quelques claquements de langue.

« Deux ou trois bons coups de fouet.

« Voilà tout ce que nous entendîmes.

« Notre voiture fila seule vers Québec, conduite par le cadavre vivant ; et nous dûmes poursuivre notre



M. PAUL DESCHANEL, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DE FRANCE

route à pied, plus morts que vifs, harassés de fatigue, et croyant voir surgir des fantômes à chaque détour du chemin.

« Notre cheval se retrouva, le matin, encore tout attelé, sa peau de buffle sur le corps, dans la cour de celui qui nous l'avait loué.

« Nulle trace du cadavre !

« Voilà, messieurs, fit le vieux docteur en concluant, les aventures auxquelles on était exposé, de notre temps, quand on voulait étudier la médecine.

« — Mais finissez votre histoire ! m'écriai-je ; expliquez-nous...

« — Le fait est, messieurs, reprit le vieux médecin, que je n'eus jamais aucune explication catégorique de ce qui nous était arrivé.

« Nous devions nécessairement avoir été les victimes de confrères étudiants, qui ayant eu vent de notre expédition, avaient décidé de nous enlever notre capture.

« Pendant notre séjour dans l'auberge du Sault — et c'est ce qui expliquerait les chuchotements mystérieux que nous avions entendus en y entrant — ils avaient dû s'emparer de notre sujet, et installer un d'eux à la place du cadavre.

« Voilà !

« Si vous avez une meilleure explication à me fournir, je suis prêt à l'accepter.

« En tous cas, je n'oublierai jamais de ma vie le premier de l'An 1817.

Levassier

POUR LEUR MARIAGE

A M. et Mme Hector L., Ottawa

C'était un beau matin d'été tout rose, tout éblouissant de soleil, tout riant de gaieté, de fraîcheur, que celui où, tous deux, genoux courbés au pied du mi-

nistre de Dieu, vous vous êtes juré mutuellement fidélité éternelle. L'église avait parure neuve, ses autels garnis de fleurs, ses cloches avaient des sons plus sonores, l'orgue faisait entendre ses airs les plus jolis, ses basses, ses flûtes, ses clarinettes, ses cors : tout cela accompagnait des chants doux et bien harmonieux.

La foule, recueillie, remplissait l'église. L'émotion, la joie, la vue du bonheur, étaient peintes sur toutes les figures... Vos cœurs émus et charmés (je n'en doute pas) savouraient avec délices toutes ces magnificences en votre honneur...

Et puis, le moment du oui solennel arriva... « Le oui dans la bouche de la femme est toujours joli, » a dit un écrivain ; pour moi, sans être écrivain, je dis que oui, prononcé au pied des autels par la bouche de la femme aimée, doit avoir toutes les suavités sans exception.

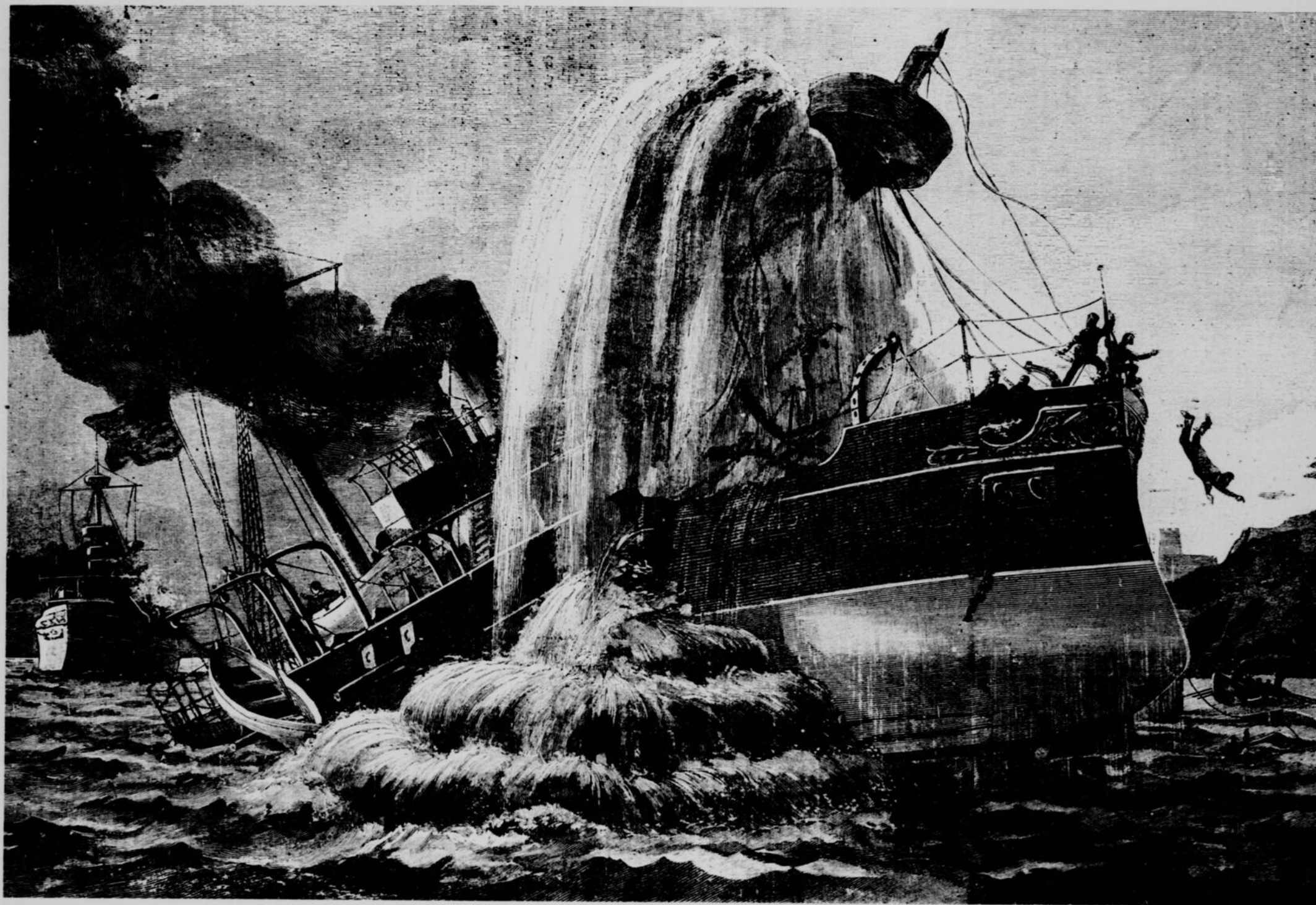
Et après, au bras l'un de l'autre, vous avez passé fièrement au milieu de tous, sous le feu de tous les regards, vous croyant déjà seuls au monde.

Et... vous vous êtes envolés ! Comme l'oiseau qui, d'un coup d'aile, s'élève bien haut ou fuit bien loin... Nous n'avons donc, nous, pauvres spectateurs qui restons sur la rive, qu'à vous souhaiter bon voyage et heureux retour. Que ce voyage soit le charmant prélude de celui que vous entreprenez à deux et qui s'annonce sous de si riants auspices ! Que les ronces du chemin se changent en fleurs sous vos pas, que la coupe du malheur n'approche jamais de vos lèvres et que pour vous, Dieu (il est si bon) fasse croître des roses sans épines...

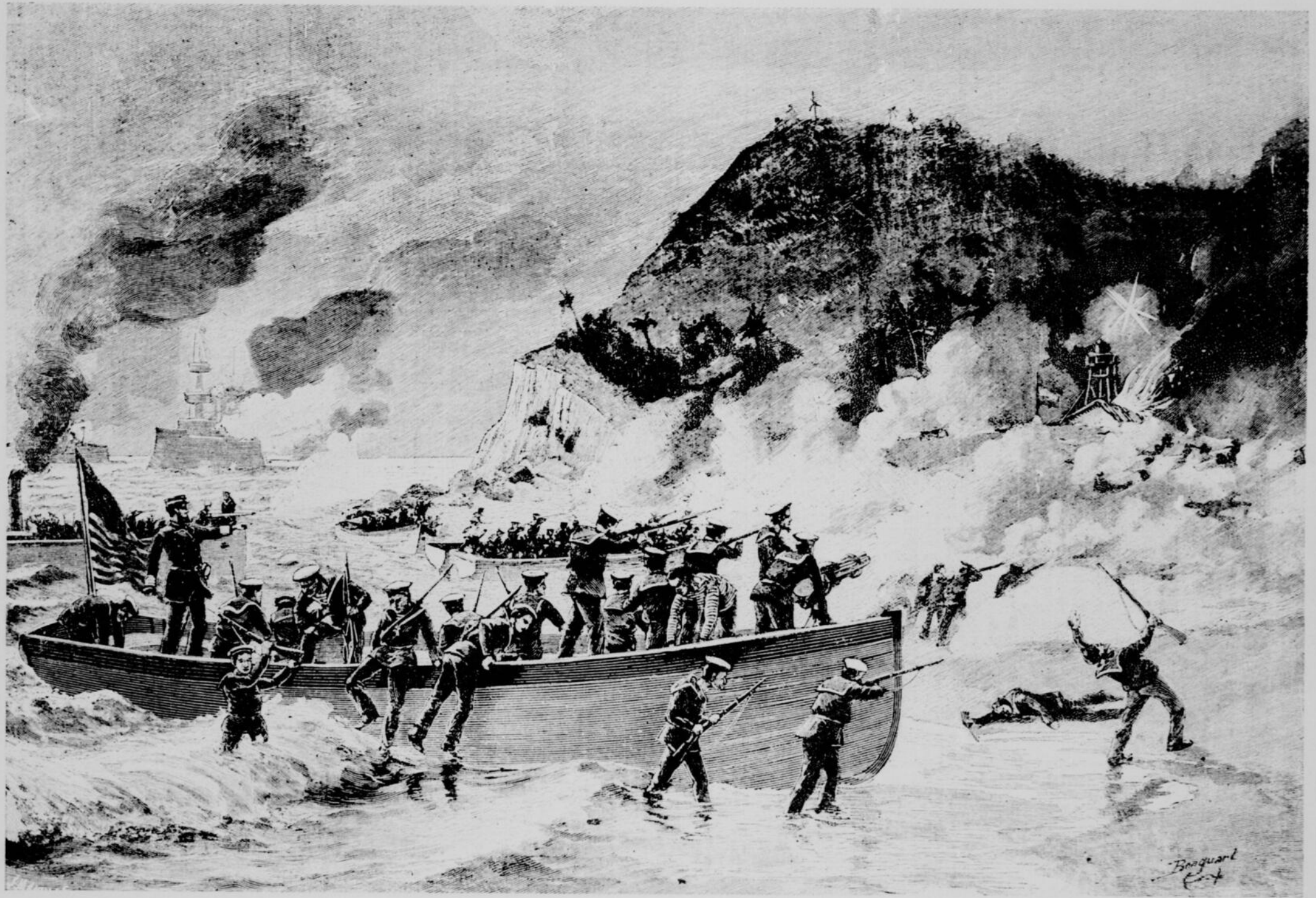
Vous avez à votre actif les rêves roses du passé, il reste à votre passif les réalités bleues du présent et de l'avenir. A vous d'en jouir maintenant. A vous de boire la coupe mystique avec toutes ses saveurs et ses délices ; c'est ce que nous vous souhaitons tous bien sincèrement. Le dernier souhait que nous formons et certainement pas le moins important, c'est que tout cela se réalise.

J.-B.-H. BÉNARD.

Montréal, juillet 1898.



LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — Le " Merrimac " torpillé



LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — Le débarquement des Américains à Guantanamo

GEORGETTE

IDYLLE

*La timide Georgette
Révoit du beau Lucas ;
Assise sur l'herbette,
Elle disait tout bas :*
*Pour toi, j'arrose au sein de mon parterre,
Mon cher Colas, un doux et tendre aillet ;
J'aime à le voir se mirer dans l'eau claire
Car, comme toi, son air est si coquet !*

*Hier, dans la prairie
Je prenais mes ébats ;
J'étais tout attendrie,
Pensant à mon Colas.
Soudain je vis la diligente abeille,
Tout près de moi, volant de fleur en fleur ;
Je lui contai la naïve merceille,
Qu'à toi, Colas, j'avais donné mon cœur.*

*Que de suaves choses
M'apportent les échos...
Aux aromes des roses
Je prends un doux repos...
Colas !... Georgette, allons debout, bergère,
Le loup est là, près de tes chers agneaux ;
Debout, te dis-je, on sa dent ténéraire
Va décorer toi-même et ton troupeau.*

PATRIOTE FLEURISTE.

Saint-Henri, 1898.

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS

M. P.-A. CHOQUETTE

Fidèle à ses traditions, LE MONDE ILLUSTRÉ continue sa Galerie des Hommes les plus marquants de notre Canada français.

Nos lecteurs ont appris la nomination de M. Choquette, député de Montmagny, à la place de juge à la Cour Supérieure d'Arthabaska, en remplacement de M. F.-X. Lemieux, transféré à Sherbrooke.

Nous sommes heureux de donner quelques notes biographiques exactes sur le nouveau magistrat.

M. Philippe-Auguste Choquette est né à Belœil, le 6 janvier 1854, de M. Joseph Choquette, cultivateur, et de Mme Marie-T. Audet.

Il fit ses premières études au collège de Saint-Hyacinthe, et quitta ce collège pour entrer, en qualité de comptable, chez MM. Louis Côté et Frères, fabricants de chaussures, à Saint-Hyacinthe ; puis, durant deux ans, voyages pour cette maison en même temps que pour la maison Alph. Racine & Cie, faisant l'importation des tissus à Montréal.

Malgré ses nombreuses occupations, il ne négligea pas ses études. En août 1877, il se présentait à l'Université Laval, était admis à l'étude du droit, et faisait son stage dans les bureaux de MM. François et Charles Langelier.

Doué d'une très grande activité, il trouva moyen, sans nuire à ses études, de rompre plus d'une lance dans l'arène politique, collaborant à divers journaux. L'Hon. M. H. Mercier, alors solliciteur général dans le gouvernement Joly, se l'attacha en qualité de secrétaire.

En 1880, il obtenait, à l'Université Laval, la médaille d'argent du marquis de Lorne, et passait à la satisfaction du jury ses derniers examens. En juillet 1880, il était reçu avocat.

Il s'établit immédiatement à Montmagny, où il exerça sa profession en société avec feu M. Charles Pacaud.

En juin 1882, il se présentait devant le collège électoral de Montmagny, contre l'Hon. M. Ph. Landry, mais était battu à une centaine de voix de majorité.

En 1883, il fondait la *Sentinelles*, de Montmagny qui plus tard, se fusionnait avec *L'Union Libérale*, de Québec. Ce dernier journal ayant lui-même disparu, M. Choquette créait *L'Echo de Montmagny*, qui paraît encore.

En 1887, s'étant mis de nouveau sur les rangs contre l'Hon. M. Landry, il fut élu par environ deux cents voix de majorité, réélu en 1891 et 1896 à de très fortes majorités.

Mêlé à toutes les luttes politiques, il accompagna Sir W. Laurier dans ses campagnes électorales, de l'Île du Prince Edouard à la Colombie Anglaise.

Ces multiples occupations ne lui firent jamais négliger sa profession : en cela, il peut servir de modèle à bien des hommes publics.

Le 29 août 1883, il épousait Mlle Marie Bender, fille de M. Albert Bender, Protonotaire de la Cour Supérieure du district de Montmagny, et petite-fille de Sir E.-P. Taché.

Il a le bonheur de posséder encore son père, vénérable vieillard de 83 ans.

Il est le frère de M. l'abbé Choquette, professeur de physique au Collège de Saint-Hyacinthe ; du docteur H.-E. Choquette, de Saint-Hilaire et de la Révérende Sœur Marie-Joséphine, assistante de la Supérieure Générale de la Congrégation de Notre-Dame ; il a deux autres frères cultivateurs à Belœil.

Nous souhaitons à l'Hon. Juge un terme long et fécond. Nous ne doutons pas qu'il n'administre la justice selon la plus grande équité. Son passé en est garant.

FIRMIN PICARD.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 15 juin 1898.

Le soleil nous est revenu, enfin. Et une vie nouvelle semble tout aviver. Les fleurs sont plus belles, Paris est plus gai, et les jolies femmes ont plus de sourires.

La fête des fleurs, déjà vieille, a été très brillante. Comme toujours, les voitures étaient enguirlandées de fleurs. De gentils bébés passaient, traînés dans de petites voitures, et encadrés de corbeilles de roses.

La musique militaire jouait des airs charmeurs. Les fleurs éparpillées par de jolies mains tombaient, glissaient sur les casques brillants des militaires aux yeux pleins de convoitise.

Les somptueux équipages passaient avec leurs chevaux aux jarrets d'acier, maintenus par un cocher très fier de son panache.

De radieuses femmes, avec une grâce exquise, jetaient à la foule fleurs et sourires.

La chanson de l'été nouveau était dans l'air. Les grands arbres de l'allée des Acacias, de celle des Marronniers et de Longchamps, secouaient magnifiquement à la brise, leurs têtes ornées de mille fleurs.

Et les trois couleurs disaient à tous qu'à cette fête de charité, à laquelle toutes les élégances sont toujours conviées, c'est la France qui donne à ses pauvres, et que ces fleurs, éparpillées si joliment, rapportent un peu de bonheur à ceux qui ne connaissent, de cette éclatante journée, que l'obole qui leur donnera du pain le lendemain.



M. AURÈLE SUZOR-COTÉ

Amis lecteurs, qui aimez les arts, saluez ! Voici deux Canadiens qui ajoutent de l'éclat au rayonnement de

notre pays ; voici deux peintres qui ont recueilli des bravos au Salon de cette année.

MM. William Blair-Bruce et Aurèle Suzor-Coté, dont nous publions les portraits, ne sont pas des inconnus pour ceux qui s'occupent d'art.

M. Louis Fréchette a dit, un jour, tout le bien qu'il pensait de Suzor-Coté, et M. Fuster, dans son article sur le Salon de cette année, écrivait dans le *Moniteur Universel* : " Vous regarderez avec beaucoup d'intérêt les deux paysages canadiens de M. Suzor-Coté..."



M. WILLIAM BLAIR-BRUCE

De M. Mair, le critique d'art de la *Revue populaire des Beaux-Arts* : "...Un petit paysage canadien, *Solitude*, par M. Coté, doit être remarqué, i est d'une excellente et très belle facture..."

De M. Georges Lelarge, dans la *Revue des Deux-Frances* : "...M. Suzor-Coté, un Canadien, expose deux forts jolis paysages, vigoureusement peints : on sent chez cet artiste un contemplateur de la nature..."

Enfin, le distingué membre du jury, M. Albert-Lefeuve, disait dans son compte-rendu du Salon, également dans la *Revue des Deux-Frances* :

...M. Suzor-Coté expose deux paysages bien peints, dont l'exécution large dénote chez leur auteur un véritable tempérament d'artiste. Ses deux pastels : un paysan et une paysanne du Canada, sont très bien dessinés et d'un bon coloris. Nos ancêtres qui portèrent l'âme française sur les bords du Saint-Laurent y portèrent aussi des parcelles de la Mère-patrie ; M. Coté et ses œuvres nous en font souvenir.

Que dire de M. Blair-Bruce, qui expose au Salon depuis dix années consécutives, avec un égal succès ? M. Blair-Bruce, natif de Toronto, a fait de la France sa patrie nouvelle et définitive.

MM. Albert-Lefeuve et Georges Lelarge l'ont ainsi apprécié dans la *Revue des Deux-Frances* :

...Un autre sentiment nous est donné par M. William Blair-Bruce, un peintre de marine auquel ses longues contemplations de la Méditerranée ont permis d'observer la mer sous tous ses aspects. Le *Temps du Mistral*, qu'il rend d'une façon si précise, contient les qualités d'une étude sincère. Les flots, à l'horizon, sont de ce bleu indéfinissable de profondeur que connaissent bien les heureux habitants de la côte d'Azur. Les lames courtes, moutonnement en venant du large pour mourir en écume légère sur la grève. En somme, très bon tableau.

Son *Fantôme*, d'après une légende canadienne, est de même admirable.—ALBERT-LEFEUVE.

Et,

M. Blair-Bruce, artiste canadien, doit être un fervent de la mer, si j'en juge par le *Coup de Mistral*, qu'il a saisi en maître à la pointe de ses pinceaux.—GEORGES LELARGE.

A ces hautes appréciations si flatteuses pour notre fierté nationale, nous ne pouvons ajouter qu'un seul mot : Bravo !

Comme je passais devant l'église de la Madeleine, dimanche dernier, vers midi, j'y vis la procession de la

Fête-Dieu. Je me souviendrai toujours de ce magnifique spectacle.

Les Suisses, superbement habillés, ouvraient la marche, tenant d'une main la hallebarde étincelante d'or, et de l'autre un gros bouquet.

Les enfants de chœur, les uns avec des cierges, les autres avec des corbeilles de roses, passaient, éclatants de jeunesse, dans leurs habits rouges et blancs. Les prêtres, couverts de chapes d'or, tenaient tous, également, de magnifiques bouquets.

Devant le reposoir, tandis que le curé de la Madeleine, élevant l'ostensoir, bénissait le peuple prosterné, et qu'Anglais, Russes, Allemands, cosmopolites de partout se courbaient devant la croix sainte, pendant que l'encens montait, les communiantes aux longs voiles, les enfants de chœur aux soutanes rouges et aux surplis blancs, lançaient les roses de leurs corbeilles en un hommage qui était l'apothéose du plus beau des saluts au plus grand des rois.

Les tambours et les clairons sonnaient aux champs, cette musique montait dans l'air avec l'encens et le parfum des roses.



Voici le Sommaire du très intéressant numéro de juin de la *Revue des Deux-Frances* :

Les Canadiens au Salon, par Albert-Lefeuve ; Critique du Salon, par G. Lelarge ; L'Espagne au pilori, par A. Steens ; Timidité (Rondel), par E. Massicotte ; La Réforme de l'Armée en France, par U. Gohier ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Une page inédite de la vie de Sheridan, par M. de Wuissons ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Idéal, par H. Claverie ; Sur quel rythme ? par J. Bainville ; Le chant du cygne (roman), par G. Ohnet ; L'Alouette, par Ed. Haraucourt.

Ce numéro contient trente très jolies gravures.

Aux administrations françaises et canadiennes, la *Revue des Deux-Frances* a ajouté une administration américaine — elle existait déjà, mais dépendait alors de l'administration de Québec — dont les bureaux sont au No 21, de la rue Gold, à Lowell, Mass. (États-Unis).

Le numéro de juin, de la *Revue*, est consacré, en partie, aux œuvres d'art exposées, cette année, aux Salons de Paris, par nos artistes canadiens.

Robtple Brunet

MORTE !...

Morte !...

C'était ma seconde mère.

Mais pourquoi donc ces séparations qui déchirent le cœur, laissant l'âme gisante, là, anéantie ? Pourquoi, ô mon Dieu ?

Marguerite Bosco, Mme Pie, vénérable mère de l'illustre cardinal Pie : leurs vertus, leurs aimables qualités, mais sur et avant tout, la noble, la pure, la sublime charité, cette vertu sans laquelle toutes les autres sont des soleils éteints, la vénérée mère de notre dom Bosco de Montréal, M. l'Abbé Amédée Thérien, cette mère accomplie les avait toutes.

Ma pensée l'a-t-elle suivie par delà les tertres étouffant nos chers disparus ? — Je ne sais plus lier mes idées, je suis sans force, sans énergie.

Une mère !... ma mère, ô mère si tendrement chérie ! Vous aussi nous aviez abandonnés : quand je suis arrivé en ce pays — ma seconde patrie — est-ce vous, mère bien aimée, qui avez envoyé sur mon chemin cet ange de l'amour maternel, précédé de l'ange de la charité sous les traits de l'excellent aumônier de la Réforme de Montréal ?...

Un jour, un pauvre, exigeant, parlant haut, est renvoyé par la personne qui le reçoit. Mme Thérien s'informe.

— Vous avez donné quelque chose, à ce malheureux ?

— Non, madame, puisqu'il exigeait impérieusement ce que je ne pouvais lui donner.

— Il fallait lui faire observer doucement que nous ne pouvions le satisfaire, et lui donner selon nos moyens.

Il ne faut *jamais* refuser l'aumône, on peut toujours faire ne fut-ce que celle d'une parole aimable. C'est une malédiction pour ceux qui savent refuser aux misérables. Je ne veux pas que vous refusiez à personne.

O aimable Charité !...

Une autre fois — c'était la première des trois venues de la — une délégation envoyée par certain diocèse des États-Unis demande un vénérable aumônier de la Réforme d'accepter d'être leur évêque, avant que son nom soit suggéré au Saint-Père

La délégation partie, M. l'abbé Thérien descend auprès de sa mère, lui conte le fait.

Elle se lève brusquement, indignée :

— J'espère, mon fils, que vous n'avez pas accepté ? Êtes-vous digne d'être évêque ? Avez-vous la force qu'il faut pour exercer ces fonctions redoutables ? Songez-vous à la responsabilité que vous encourez ?

Le bon prêtre, au premier instant tout surpris de cette vive sortie, avait repris son calme qui ne le quitte jamais. Un bon sourire errait sur ses lèvres :

— Soyez tranquille, maman : j'ai refusé.

Telle était cette incomparable mère, tel est son incomparable fils : je puis dire ceci, S.G. Mgr notre bien-aimée archevêque l'a bien dit, lui.

Quant à sa manière d'observer la religion, ceci (je demande pardon à la famille de divulguer ce fait édifiant), ceci le montrera mieux que ce que je pourrais dire : Peu avant sa mort, son confesseur lui demande si plus rien ne la gêne, si elle ne se rappelle pas quelque péché mortel oublié ?

— Mon Père, dit-elle, je ne sais vraiment pas si j'ai commis un seul péché mortel en ma vie ! Je suis tranquille.

Elle avait épousé, en 1837, M. Pierre Thérien, bourgeois, de Sainte-Anne des Plaines. Elle est morte le 3 juillet courant, âgée de 78 ans, dans les bras de ses enfants, le vénéré M. l'abbé Thérien, les révérendes Sœurs Pierre-Amédée, de la Providence, Sainte-Monique, de la Congrégation, M. l'avocat Olaus Thérien, notre aimable et sympathique confrère, et de ses petits-enfants Alfred et Amédée Thérien, de Montréal.

Comme elle savait, avec tact, me redonner le courage quand je me sentais faiblir, non point devant les attaques des adversaires de la Religion : ces attaques ne m'effrayaient nullement ; mais devant celles d'amis, méconnaissant de parti pris mes intentions, me reprochant jusqu'à mon attachement à mon pays d'adoption. Comme elle savait les excuser, me disant que, certes, ils n'agissaient point ainsi par méchanceté !

Que je l'aimais, oh ! que je l'aimais !...

Et Dieu nous l'a reprise, malgré nos larmes, nos supplications.

Eh ! bien, devant sa mort douce, sans effort, avec les Livres Saints, je me surprends à répéter :

O Mort ! où est ton aiguillon ?...

FIRMIN PICARD.

BIBLIOGRAPHIE

Les Retours du cœur, par J.-H. Rosny, de l'Académie des Goncourt. — Un volume in-16, illustré de 56 gravures, d'après H. Vogel. — Broché, avec couverture en couleurs, 3 fr. 50 ; — cartonné, tête dorée, 5 fr. (Hachette et Cie, Paris).

Un jeune sculpteur de talent, François Tindel, a pris en grippe la vie de garçon et aspire à se marier, surtout depuis qu'il a rencontré, chez un sien ami, la fille d'un riche financier, la douce et charmante Thérèse Baillargeot. Celle-ci n'est pas demeurée insensible aux aveux de Tindel et l'a autorisé à demander sa main ; malheureusement, notre soupirant a contre lui le père et la tante de Thérèse, qui rêvent pour elle une bien plus brillante union. Repoussé de ce côté, Tindel se dépite, oublie ses serments et se tourne vers un autre parti, vers Jeanne Davreux, chez qui il pressent une secrète sympathie. Tout semble se décider en faveur de Jeanne ; c'est elle qui va devenir la femme de Tindel ; mais alors survient ce que l'auteur a si bien nommé *Les retours du cœur*. Grâce à des amis com-

muns, grâce surtout à la clairvoyance et au dévouement d'une aimable et vaillante jeune fille, Marthe Vray, un revirement s'opère : Tindel épousera Thérèse ; le riche prétendant que M. Baillargeot convoitait pour sa fille, c'est à Marthe qu'il échoit, en récompense du courage qu'elle a montré ; Jeanne Davreux non plus n'est pas oubliée, elle aussi a son " retour du cœur " : c'est au frère de Marthe qu'elle accorde sa main. Tout est donc bien qui finit bien.

Cette ingénieuse et émouvante étude de mœurs mondaines, qui confirme une fois de plus le talent d'observation et la puissance d'écrivain de M. J.-H. Rosny, peut être lue par toutes les jeunes filles et elles intéressera et charmera tous les lecteurs.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

En Asie, on me voit animal destructeur,
Respirer le carnage, inspirer la terreur.
Mais on me voit encore embellissant la Perse,
Fertiliser toujours les lieux que je traverse.

MÉTAGRAMME

De filer le produit de ma riche semence
Le secret aux mortels par Iris fut donné ;
Je naquis, dit l'histoire, au bord d'un fleuve immense,
Dont le nom mémorable est mon nom renversé.

LITTÉRATURE

Où est le proverbe ?

Ce n'est pour rien que les proverbes
Et que les dictons font la loi ;
Sur la femme ils sont tous superbes,
Et si l'on veut bien croire en moi,
J'en cache ici, Dieu vous assiste,
Un tout petit. Qui le dépiste ?
On trouve tout ce que l'on veut ;
Puisque ce qu'on veut on le peut.

SOLUTION DU PROBLÈME PARU DANS LE NO 740

Anagramme. — Rouet, Route.

Charade. — Mariage.

Ont deviné : Mlle N. Dion, Mme A.-S. Dupuis, Montréal ; Joseph Faille, Laprairie ; F. Huot, Québec ; Mlle Emma Viger, Ottawa ; T. Lupien, Sorel ; Tancrède Fortin, Beauharnois.

GRAVURE-DEVINETTE



Ils étaient en train de dépécer le fruit de leur chasse, lorsqu'ils virent arriver le propriétaire de l'animal. Trouvez le propriétaire.

Simple définition.

Le petit Bidou. — Dis, mon oncle, qu'est-ce que c'est qu'un mari modèle ?

L'oncle — C'en est un qui laisse toujours sa femme faire ce qu'elle veut, que cela soit bon ou mauvais pour elle

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Oui, dit-il, après une hésitation.
—Et sa santé se rétablira ?
—Ah ! ma pauvre sœur Simplice, que me demandez-vous là ?
—L'infortuné est donc atteint dans les sources mêmes de la vie ?
—Interrogez le bon Dieu là-dessus, ma bonne sœur... A moi, il ne répondrait pas, puisque je suis un païen... C'est tout ce que je puis vous dire... Il n'y a que lui qui sache si Claude Fouilloux atteindra sa vingtième année.

LIX

LES TUTEURS

Claudinet avait été reconnu par sa mère ; il en était donc l'héritier.

Le mobilier de la tireuse de cartes, vendu par autorité de justice, avait désintéressé le propriétaire et les entrepreneurs ; il restait même un reliquat à ajouter aux quinze mille francs du petit. Il s'agissait maintenant de nommer un tuteur à l'enfant.

En attendant l'accomplissement de cette formalité, l'orphelin resterait aux Enfants Assistés.

L'administration devant récupérer ses dépenses ne marchandait plus son hospitalité. Claude Fouilloux devenait un excellent pensionnaire.

Il était temps que sœur Simplice fit ses adieux à ses petits protégés, car dans les premiers jours de janvier elle était rappelée à la maison mère où elle devait séjourner quelque temps avant de partir pour un hôpital de province.

Quand elle avait embrassé Claudinet pour la dernière fois, tous deux pleuraient.

—Je ne t'oublierai jamais ! lui avait dit sœur Simplice...

Elle était partie.

Claudinet avait pleuré toute la journée et refusé de prendre le moindre aliment.

Le docteur craignait une nouvelle rechute. Il était parvenu pourtant à remonter le moral de l'enfant.

Claudinet avait essuyé ses larmes. Il n'était plus le même, d'ailleurs, depuis que sœur Simplice avait fait descendre en cette petite âme une lueur d'aurore.

Quand il souffrait, il ne se lamentait plus ; il priait le bon Dieu d'abrèger ses souffrances, et sa ferveur était déjà si grande qu'il sentait moins son mal.

Sœur Simplice ne leur avait-elle pas dit, le jour de la fête, qu'il fallait gagner le paradis ?

En outre l'intelligence de Claudinet était précocement affinée par la douleur.

Il resta bien triste, mais sa santé ne périculita point.

Le bon docteur respira. Il considérait avoir, non changé la constitution de l'enfant, ce qui lui paraissait impossible, mais opposé à l'œuvre de destruction une digue qui suspendait les effets néfastes de cette œuvre.

Avec un enfant comme Claudinet, un médecin peut toujours lutter contre la douleur. Le jeune malade obéit : il subit le traitement dans toute sa rigueur ; il ne commit pas de ces terribles imprudences qui détruisent en quelques instants chez les adultes, les longs effets de la science en vue d'un soulagement, l'une amélioration notable, de la guérison totale même.

En principe, il n'y a pas de maladies incurables ; la grande difficulté pour le médecin est d'empêcher les mêmes causes de reproduire les mêmes effets, quand il a une première fois conjuré la catastrophe.

Beautreillis avait la conviction que tout danger immédiat était écarté, à la condition que le sujet ne subit pas de privations et fût élevé dans les conditions hygiéniques qui s'imposaient. Aussi, c'était bien sincèrement qu'il avait promis à sœur Simplice de ne pas perdre de vue Claudinet, autant que cela serait au pouvoir du médecin, dont l'autorité s'effacerait devant celle du tuteur.

La tâche de Beautreillis avait été des plus difficiles.

Claudinet était dans un état désespéré, quand on l'avait amené aux Enfants Assistés. Jamais le docteur n'avait constaté chez un petit être une misère physiologique aussi intense ; tous les organes semblaient attaqués ; c'était à se demander si les affections morbides n'en arrivaient pas à se neutraliser et si les bronches enflammées n'entravaient pas la destruction des poumons.

Aussi, c'était avec une véritable passion que le médecin avait entrepris de soigner le malade, car il n'avait jamais vu un ensemble pathologique de ce caractère aigu.

Le docteur avait réussi dans les limites humaines. Sa conscience était en repos.

Il ne fallait pas pourtant que les résultats si péniblement obtenus l'eussent été en pure perte.

Un jour, en arrivant à l'hospice, le secrétaire avisa le médecin que le jeune Claude Fouilloux allait quitter les Enfants-Assistés.

Son oncle et sa tante, les conjoints Rouillard, s'étaient présentés à l'Assistance publique et ils avaient revendiqué leurs droits à la tutelle légale.

Les conjoints Rouillard s'étaient engagés à payer les débours que leur réclamait l'administration, et celle-ci n'avait plus qu'à rendre l'enfant dont la préfecture de police l'avait chargé.

—C'est bien ! avait répondu le docteur. Je demande à voir les conjoints Rouillard.

* *

L'enquête commencée par le commissaire du quartier n'avait nullement abouti.

Le concierge avait bien déclaré que Rose Fouilloux avait une sœur et que cette personne était venue souvent avec son fiancé rue des Trois-Couronnes ; mais les recherches, assez sommaires d'ailleurs, étaient restées infructueuses.

Le commissaire se proposait d'attendre quelques semaines, puis ce serait le juge de paix qui serait chargé de régler la situation de l'orphelin ; on lui nommerait un tuteur d'office, choisi dans le personnel administratif.

Le titre de rente avait été déposé chez maître Beaufumet, le notaire de la rue Saint-Maur, qui avait commencé par établir les pièces préliminaires.

La concierge, Mme Duriveau, n'avait parlé que pour mémoire de Mme Midoux et d'Etienne Poulot.

Le commissaire, homme très affairé, n'avait pas jugé utile de convoquer à son bureau la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir et le sapeur-pompier de la caserne Château-Landon. C'était pourtant de ce dernier côté que des éclaircissements devaient venir.

La mort de Rose Fouilloux avait bouleversé à un tel point le bon Poulot qu'il fut quelque temps sans avoir conscience de ce qui s'était passé.

Il faisait son service par habitude et n'encourait comme toujours aucune punition ; mais ses camarades, en dehors de la caserne, ne pouvaient lui tirer un mot.

Comme il était de la classe, les copains se disaient qu'il ne songeait qu'à sa prochaine libération.

Enfin, Etienne avait poussé un gros soupir et s'était résigné.

Le premier dimanche où il avait été libre, il avait fouillé dans sa bourse un peu mince et réuni néanmoins quelques sous pour acheter un humble bouquet qu'il était allé porter sur la tombe de son amie défunte.

Du cimetière, il reviendrait rue des Trois-Couronnes pour embrasser Claudinet qu'il croyait toujours, dans son âme naïve, chez le concierge de la maison.

Tout en marchant, il secouait la tête d'un air navré. Il se rappelait maintenant les propos qu'il avait été forcé d'entendre le jour de l'enterrement.

Ces propos, hélas ! ne devaient être que trop justifiés par ce qu'il avait observé lui-même : Rose s'enivrait.

Si simple d'esprit qu'il fût, Etienne ne s'égarait pas en conjectures sur l'origine de ce vice et il lui attribua sa véritable cause : la mort de François Champagne.

Rose Fouilloux avait bu pour se consoler, pour oublier.

Par un scrupule excessif, il sembla au pauvre garçon qu'il n'était pas exempt de reproches.

Il aurait dû prévoir cette affreuse détresse morale et faire tous ses efforts pour la conjurer.

Mais, voilà, au moment où il aurait pu agir efficacement, la sœur de Rose avait surgi avec son amoureux.

Le couple avait même motivé la brouille survenue entre le pompier et la tireuse de cartes ; c'était pendant qu'il avait cessé de venir que Rose s'était abandonnée à son fatal penchant.

N'importe, Etienne aurait dû ne pas attribuer tant d'importance à l'algarade ; en évoquant le souvenir de François, Rose se serait calmée et aurait peut-être ouvert les yeux.

Pour la première fois, Etienne pensa qu'il aurait pu remplacer

Champagne et épouser Rose, quand leur chagrin à tous deux aurait été émoussé par le temps.

Il rougit ingénument de cette idée. Il était bien temps de l'avoir.

Il est vrai qu'il croyait la cartomancienne à son aise et que la différence de leurs conditions ne lui aurait jamais permis d'entrevoir un tel projet.

— Mais voyons ! reprit Poulot en réfléchissant un peu, Rose était pourtant une femme " qu'avait de quoi ". . . . François n'était pas un menteur. . . . Quelques jours avant son accident, il me racontait ce que gagnait sa connaissance, et ajoutait qu'elle était très économe. . . . Moi-même, quand elle m'a invité à dîner, j'ai bien vu qu'elle était à son affaire. . . . Elle a donc mangé tout son argent. . . . mangé ou bu ? En si peu de temps ! Cela me semble louche. . . . Est-ce que par hasard, la sœur et le beau-frère l'auraient dévalisée. . . . C'est qu'ils avaient tous deux la tête pas trop catholique. . . . Est-ce qu'ils auraient fait un coup ?

On voit qu'Etienne Poulot n'était pas dépourvu d'une certaine clairvoyance.

Si la Limace et Zéphyrine n'avaient pas fait le coup, c'est que les circonstances s'y étaient opposées. En somme, Eusèbe Rouillard n'en avait pas moins atteint son but, qui était de pousser Rose à s'enivrer de plus en plus, pour que le dénouement fatal se précipitât.

Le gremlin ignorait sa réussite ; toutefois, en garçon prévoyant, il avait pris certaines mesures dont nous avons vu l'effet presque immédiatement.

Etienne arriva rue des Trois-Couronnes ; son cœur affectueux se serra ; il revoyait la scène lugubre de l'enterrement.

Il n'y avait pas de draperie à la porte ; Rose avait le convoi des indigents.

Il surmonta son émotion et entra dans la loge de la concierge. Mme Duriveau coupait du mou pour sa chatte, qui miaulait et se dressait pour happer plus vite les succulents morceaux.

L'œil d'Etienne chercha Claudinet.

— Bonjour, madame, dit-il, le petit est là ?

La concierge répondit au salut, tout en continuant à faire fonctionner ses ciseaux.

— Pas mal, merci, répondit-elle, un peu distraite. . . . Vous aussi. Allons tant mieux ! . . .

Et s'adressant à sa chatte :

— Voyons, Mauviette, pas tant de gourmandise, hein ! ou je supprime le reste de la portion.

La menace n'eut aucun effet ; Mauviette miaula de plus belle.

— Le petit est là ? demanda de nouveau Etienne.

— Quel petit ?

— Le fils de Mme Fouilloux.

La pitance du félin était entièrement distribuée, Mme Duriveau daigna écouter attentivement le visiteur.

Elle vit tout de suite qu'il n'était pas au courant des faits.

— Mais non, répondit-elle. . . . Le garçon de la tireuse de cartes est parti.

— Où ça ?

— Là-bas. . . . à la maison de la rue Denfert. . . . aux Enfants-Assistés, quoi !

— Pauvre gamin ! s'écria Etienne atterré.

— Vous comprenez bien que je ne pouvais pas le garder ici. . . .

C'est la police qui a manœuvré. . . . On m'a indemnisée, et voilà.

— Mais je puis voir Claudinet, reprit Poulot.

— Oh ! ça. . . . Vous m'en demandez trop. . . . Une fois à l'hospice, je ne sais pas si on a des permissions.

— Et dire que je n'ai pas pu l'embrasser avant qu'il parte ! gémit Etienne.

— Vous l'aimiez bien ! . . . Cela ne m'étonne pas, tout le monde le trouvait si mignon ! . . . Enfin, que voulez-vous ? . . . On n'y peut rien, n'est-ce pas ? . . .

La conversation fut interrompue ; un homme venait d'entrer dans la loge.

Proprement couvert, il n'avait pas mauvaise tournure ; mais un diable d'œil regardait le Sacré-Cœur, pendant que l'autre visait la Bastille.

— Mme Fouilloux ? demanda le nouveau venu.

La concierge leva les bras en l'air en prenant une mine de circonstance.

— Je voudrais la consulter, fit l'inconnu.

— Ah ! vous n'êtes pas un de ses parents ?

— Je n'ai pas cet honneur. . . . On m'a dit qu'elle était très habile dans son métier et je viens pour qu'elle me tire les cartes.

— Il est trop tard, Monsieur.

— Elle n'est pas là le dimanche ?

Ce fut Etienne qui répliqua :

— Mme Fouilloux est morte.

L'inconnu tressaillit, son œil bigle sembla redevenir droit, et il eut un pincement de lèvres pour dissimuler une odieuse satisfaction. Cependant, il feignit d'être ému.

— Mort ! répéta-t-il, c'est bien malheureux.

Et saluant :

— Je vous demande pardon, Madame, de vous avoir dérangée. Il sortit.

Etienne Poulot n'avait plus rien à faire chez la concierge ; il dit encore pourtant :

— On ne peut pas me refuser l'autorisation de voir mon petit ami.

— Si on vous l'accorde, répondit Mme Duriveau, promettez-moi que vous me tiendrez au courant de l'enfant.

— Je vous le promets.

Etienne partit à son tour.

Il n'avait pas fait vingt pas dans la rue qu'il était accosté par l'homme qui était entré tout à l'heure dans la loge et qui le guettait.

— Monsieur, dit l'inconnu, vous étiez l'ami de Rose Fouilloux ?

— Comment le savez-vous ? demanda Etienne, très étonné et déjà sur ses gardes.

— La façon dont vous m'avez annoncé la fin prématurée de cette malheureuse.



Pour acheter un bouquet qu'il était allé porter au cimetière.—Page 172, col. 2

— Permettez-moi de vous confier que le motif énoncé par moi chez la concierge n'est pas celui qui m'amenait dans cette maison.

— Je ne comprends pas. . . . Pourquoi cette défaite ?

— Parce que je devais m'adresser directement à la tireuse de cartes.

— Dans quel but ?

— Si vous étiez l'ami de Rose Fouilloux, je suis, moi, celui de sa sœur Zéphyrine.

Etienne tressauta et murmura :

— J'avais bien raison de me douter de quelque manigance.

— Comment se fait-il, reprit l'homme, que Zéphyrine n'ait pas été prévenue ?

— On ne savait pas où elle était, répondit le pompier avec vivacité.

— C'est vrai, reconnut l'individu. . . . Vous savez qu'elle est somnambule et qu'elle se déplace souvent.

— Où voulez-vous en venir ? questionna Etienne, disposé à s'expliquer carrément.

— Dame ! vous le comprenez aussi bien que moi. . . . Il faut prévenir la sœur de la défunte.

— Chargez-vous-en.

—C'est plutôt à vous de le faire.
 —Pourquoi ?
 —Vous lui expliquerez mieux que moi ce qui s'est passé... En outre, je suis dans le commerce, moi, Monsieur, je sais comment les choses doivent être régulièrement traitées... Mademoiselle Zéphyrine Fouilloux hérite de sa sœur...
 —Rose n'a rien laissé.
 Ce fut l'inconnu, à son tour, qui eut un soubresaut.
 —Pas possible !
 —Rien.
 L'individu loucha d'une façon extraordinaire.
 —Permettez, reprit-il, je crois que vous vous méprenez sur mes intentions en tout ceci... Je n'agis que par pure obligeance...
 —Je l'admets.
 —Eh bien ! on pourrait dire que si la sœur n'a pas été prévenue, c'est qu'on avait intérêt à lui cacher la vérité...
 Étienne Poulot eut un geste de vigoureuse protestation.
 —C'est pour cela, continua l'homme, qu'il serait convenable de lui apprendre la nouvelle... Vous ne connaissez pas l'adresse de Zéphyrine, c'est entendu... je vous l'apporte.
 —Renseignez-la... Moi, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est le sort de mon ami Claudinet, le fils de Mme Fouilloux.
 —Par conséquent, Monsieur, vous devez l'admettre, le respect de la famille... C'est une chose sacrée,
 Ces mots impressionnèrent le pompier.
 —Mon Dieu ! reprit l'homme, je n'ignore pas que les deux sœurs ont été en froid, à un certain moment ; mais je sais aussi qu'elles s'étaient réconciliées... Zéphyrine est une très bonne fille, très travailleuse ; elle a de nombreuses qualités... Elle ne mériterait certainement pas qu'on lui fit du tort.
 —Mais puisque je vous répète que Rose n'a rien laissé.
 —En êtes-vous bien sûr ?
 —Il n'y avait pas de quoi la faire enterrer.
 Cette fois, l'homme ne put réprimer une grimace. Poulot n'avait pas l'air d'un voleur, qui aurait fait main basse sur l'argent de Rose ; mais, pourtant, la détresse de la cartomancienne paraissait au moins exagérée.
 —Croyez-moi, conclut l'ami de la somnambule, agissez comme je vous le conseille... C'est votre devoir.
 Il tira de sa poche une carte assez noire et la tendit au pompier.
 Étienne lut :

AUGUSTE BIDONNEAU

Bijoutier Horloger

*Se charge des réparations en tous genres,
 Rhobillages, nettoyages, grands ressorts, etc.*

Rue Verniquet, 72

C'est le recéleur, le " fringot ", pour parler la langue de La Limace.

La fameuse opération de Saint-Pierre-du-Regard que Mulot prétendait de tout repos avait piteusement échoué.

Le paysan, que les deux complices avaient voulu dépouiller de ses soixante mille francs, avait démontré une fois de plus que les gars normands en dorment jamais que d'un œil.

Surpris au beau milieu de leur travail nocturne, La Limace et Mulot avaient essayé de battre en retraite.

La Limace, plus fluet que son compagnon, avait dû son salut à une palissade dont deux planches étaient un peu écartées ; quant à l'hercule, moins lesté que son compagnon et surtout beaucoup plus corpulent, il n'avait jamais pu passer par ce trou de furet, il était resté entre les mains des gen larmes de Condé-sur-Noireau.

Eusèbe Rouillard, né décidément sous meilleure étoile que l'Alcide s'était défilé tout d'une traite jusqu'à Flers, où Zéphyrine l'attendait.

Le couple avait passé quelques mauvaises heures en attendant les événements.

Le produit des bijoux arrachés aux naufragés du *Prins Hendrik* n'existait déjà plus qu'à l'état de fugitif souvenir.

Les frais du voyage avaient dévoré la somme que les bouges des Ternes et autres lieux circonvoisins laissaient disponible.

La Limace avait une énorme confiance en Mulot, puis il était de la race de ces joueurs qui sont sûrs de gagner au moment où la guigne persistante les plongerait dans le plus cruel embarras.

Il faut qu'ils gagnent, dussent les cartes être un peu biseautées.

La Limace avait perdu. Il restait à la tête de quatre francs. C'était insuffisant pour entreprendre de nouvelles pérégrinations dans le but de dépister la police sagace.

Il n'y avait plus qu'une chance à courir : admettre que Mulot ne mangerait pas le morceau.

Zéphyrine déclarait que l'hercule était un gentilhomme, qui ne dénoncerait pas ses complices pour atténuer problématiquement son triste sort ; Eusèbe était un peu de cet avis ; mais il n'avait pas le

sens de l'héroïsme ; à la place de son copain, il ne savait pas trop ce qu'il aurait fait.

Ce fut Zéphyrine qui eut raison de ne pas retirer sa confiance au chevalier Mulot, car il resta muet comme une carpe touchant son associé.

Il déclara crânement qu'il avait seul préparé et tenté d'exécuter le plan ; lui seul et c'était assez.

La Limace s'était remis à travailler de son métier de rémouleur ; mais il se sentait trop peu en possession de ses moyens pour faire tout ce qui concernait son état, dans les temps ordinaires, à son point de vue spéciale. Il n'osait plus se remettre à cambrioler d'une façon sérieuse, et c'était bien timidement qu'il enlevait à la volée quelques bibelots sans valeur, dans les maisons où il entrait pour repasser les couteaux, canifs, ciseaux, rasoirs et autres instruments tranchants.

Zéphyrine n'avait donné que trois consultations depuis qu'elle était dans le département de l'Orne.

—Nous étions mieux en Bretagne, déclara Eusèbe.

—Retournons-y ! fit la somnambule.

—Avec quoi ? espèce de couenne ?

Zéphyrine se rebiffa.

—Est-ce que c'est de ma faute à moi, si vous avez agi comme des pantés, toi et Casimir ?... Vous n'avez pas voulu que je mette la main à la pâte... Les hommes ! ça veut toujours être trop mariolles... Je suis bien sûre que, si je m'en étais mêlée, Mulot ne se serait pas fait ceinturer.

—Mulot ! dit La Limace, d'un ton sentencieux, c'est mecqueton qui n'est plus à la rudesse... Je m'en étais aperçu tout de suite... Je n'aurais pas dû repiquer au truc avec lui... un lascar qui s'abaisse jusqu'à faire le pavé devant la treppe n'entend plus rien à notre métier.

Et La Limace, sous l'influence d'un amer désenchantement, laissa sa douce compagne piailler à son aise ; cependant, il ne put retenir cette plainte mélancolique :

—Ah ! la Bretagne !

—On y crevait de faim, de soif et de froid, dans ce sale patelin, prétendit Zéphyrine.

—On ne le dirait pas à voir ton nez eulotté et tes appas de plus en plus envahissants, repartit peu galamment Eusèbe Rouillard.

Fifi protesta :

—Va donc, hé, ventre d'osier !... C'était à Paris que nous étions le plus chouette... Avec ça qu'on existait pas aux petits oignons chez ma sœur.

—Ta sœur !... Elle est propre, ta sœur !... Elle a bouclé sa bourse... Elle a trouvé qu'elle nous avait assez vus.

Si on essayait de se remettre bien dans ses petits papiers ?

—Pas moyen, puisque j'ai annoncé que j'allais chercher ceux qu'il fallait pour notre conjungo.

—On peut toujours lui écrire...
 La Limace s'absorba dans ses méditations.

Zéphyrine profita de ce répit pour passer en revue les bouteilles vides ; il lui semblait que dans le nombre, il pouvait s'en trouver une que l'on aurait oublié de sécher jusqu'au bout.

Elle constata avec désappointement qu'il n'y avait plus rien à boire.

Elle égoutta pourtant quelques litres, en présentant le goulot en bas à la hauteur de sa bouche, et en frappant sur le fond de la main vacante. Elle faillit se casser deux dents.

—J'ai trouvé le joint ! s'écria tout à coup La Limace.

—Alors, tu n'es pas comme moi, répliqua Zéphyrine, je n'ai rien trouvé du tout, moi.

Eusèbe Rouillard écrivit à Bidonneau et lui exposa la situation avec cette franchise légendaire des malfaiteurs entre eux.

Il pria le recéleur de se tenir au courant des événements et de le prévenir s'il y avait du nouveau, du côté de la rue des Trois-Couronnes.

Voilà pourquoi le pseudo horloger de la rue Verniquet, comprenant l'importance de sa mission, s'était dirigé vers le domicile de la tireuse de cartes ; le sort avait voulu que Bidonneau se trouvât en face du pompier au moment précis où cette rencontre devait être fécond en résultats.

—Allons ! c'est dit, reprit le recéleur... Ecrivez... Voulez-vous l'adresse ?

—Non ! dit Étienne, qui refusait encore.

—Eh bien ! envoyez-moi cette lettre et je la ferai parvenir.

Le pompier resta silencieux.

—Au revoir, dit Bidonneau... C'est convenu... Pensez à moi plus tard, si vous avez besoin d'une montre... Si vos camarades ont des bijoux à acheter, envoyez-les-moi... Ils auront de bonnes conditions et je vous récompenserai... Au revoir.

LE SPORT

LA CROSSE — CORNWALL VS NATIONAL

Samedi prochain, notre club Canadien français rencontrera, pour la deuxième fois, le club de Cornwall. On se rappelle que, lors de la première rencontre, les nôtres ont vaincu les Cornwalls, sur leur terrain, ce qui n'est pas peu dire, car ces derniers sont, pour ainsi dire, invincibles chez eux. Et pour preuve, c'est qu'ils ont battu les fameux Capitals, il y a quinze jours. La lutte sera donc vraiment sérieuse, car les visiteurs disent qu'ils vont prendre une éclatante revanche, samedi prochain. Mais comme dit le proverbe : "L'homme propose et Dieu dispose."

Cette partie sera jouée sur le terrain de l'Exposition. Allons, montrons à notre vaillant club que nous savons reconnaître leurs efforts, et rendons-nous en foule sur le champ de bataille pour les applaudir.

BASE-BALL

Voici l'état actuel de la Ligue Provinciale jusqu'à la date du 9 courant.

Club	Gag.	Per.
Saint-Hyacinthe	3	0
Saint-Jean	3	1
Mascotte	2	2
National	1	2
Indépendant	1	3
Sorel	0	2

LIGUE DE L'EST

Voici les positions des clubs de cette Ligue jusqu'à la date du 8 courant.

Club	Gag.	Per.
Wilkesbarre	31	25
Montréal	32	26
Syracuse	33	29
Toronto	31	30
Providence	28	29
Rochester	30	34
Buffalo	31	37
Springfield	24	30

POURQUOI TUER ?

1. Pourquoi tuer les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches ?
2. Pourquoi tuer les petits grillons ou scarabées dorés qui font la guerre aux chenilles, aux limaces et aux hannetons qu'ils mangent ?
3. Pourquoi tuer le petit orvet (*serpent de verre*) inoffensif qui croque les sauterelles ?
4. Pourquoi tuer le coucou qui ne vit que de chenilles ?
5. Pourquoi tuer le grimpeur et dénicher la fauvette ennemie des guêpes ?
6. Pourquoi faire la guerre aux moineaux qui ne mangent du grain qu'à défaut d'insectes ?
7. Pourquoi tuer les étourneaux qui passent leur vie à manger des larves et même à épurer nos bestiaux ?
8. Pourquoi tuer les coccinelles (bêtes du bon Dieu), qui se nourrissent de pucerons ?
9. Pourquoi dénicher les mésanges, dont chaque couple prend jusqu'à 120.000 vers ou insectes pour élever ses petits ?
10. Pourquoi tuer le crapaud qui mange les limaces et les fourmis ?
11. Pourquoi tuer le crapaud volant (ou tête de chertre), qui dévore les cousins ? (maringotins, etc.).
12. Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre ?
13. Pourquoi tuer la musaraigne, qui vit de vers de terre ?

L'ART CULINAIRE

Gelée de cerises. — Prendre dans les proportions de 6½ livres de cerises sans queues ni noyaux, pour 2½ livres de gadelles. Exprimer le jus des deux fruits

mêlés ensemble. Décanter et passer à la manche, puis ajouter 1 livre de sucre par livre de jus et cuire au même degré que la gelée de gadelles cuites, c'est-à-dire lorsque le jus se détache de l'écumoire lentement, goutte à goutte.

Gelée de gadelles crues. — Exprimer le jus des groseilles et ajouter le même poids de sucre qu'il y a de jus. Remuer de temps en temps pour fondre le sucre bien également, puis passer à la chausse. Déposer ce sirop dans des pots en verre qu'on laisse exposés à l'air dans un endroit sec pendant deux ou trois jours et couvrir d'un papier trempé à l'eau-de-vie. Cette gelée se garde moins sûrement que la gelée cuite, mais elle conserve mieux son parfum.

Confitures de noix vertes. — On cueille les jeunes noix au moment où on peut les traverser de part en part avec une épingle. On les péle, on les blanchit à l'eau bouillante, puis on les sort pour les jeter dans l'eau froide et les y laisser pendant 48 heures. Après ce temps, on les recouvre d'un sirop de sucre. Pour faire le sirop de sucre, il suffit de mettre du sucre par morceaux dans un poëlon sur le feu avec un demi-verre d'eau par livre de sucre et de faire réduire.

Comment manger les fraises. — Dans bien des endroits, notamment en Bretagne, on mange les fraises avec de la crème de lait. Cette combinaison bizarre ne va guère aux estomacs délicats. On fera bien de renoncer à ce mélange ; je le signale comme étant lourd et indigeste.

Si vous voulez manger des fraises, préparez-les avec un peu de vin de Bordeaux ou du rhum, ou bien encore avec du kirsch ou du champagne, si cela vous convient mieux.

Brillat-Savarin les mouillait avec le jus d'une orange douce.

PARC SOHMER

Ce que je trouve bien, au Parc Sohmer, c'est qu'on y découvre un bel horizon ; que l'air respiré là n'a pas les suaves odeurs de pourriture que l'on sent dans les rues. N'est-ce pas suffisant pour nos braves pères de famille désirant la campagne sans manquer à leurs affaires ?

Il y a, outre ce bonheur que prouve la santé, des attractions sans nombre au Parc Sohmer ; et l'on me dit que les représentations, chants, etc., y sont très décentes. C'est nécessaire.

CHOSSES ET AUTRES

— En Chine, il y a une certaine fleur qui est rouge au soleil et blanche à la clarté de la lune.

— La surface plantée en oliviers, dans le Royaume d'Italie, est de 1,300,000 acres. La production en huile est de 70,000,000 à 75,000,000 de gallons.

— Les brasseurs des Etats-Unis annoncent leur intention de monter de 8 2 par baril le prix de leurs bières, aussitôt que la taxe de guerre proposée sera mise en vigueur.

— Le gouvernement belge offre un prix de \$10,000 en concours pour la meilleure pâte inflammable pour allumettes. Cette pâte ne devra pas contenir de phosphore, ni aucune matière vénéneuse. Le concours restera ouvert jusqu'au 1er janvier 1899.

— La *Gazette* de Francfort, Allemagne, annonce qu'il vient de se former en cette ville une compagnie pour la fabrication de caractères d'imprimerie en aluminium. Elle dit que ces caractères présentent l'avantage d'abord d'une plus grande légèreté, d'un prix de revient moins coûteux et n'ont pas l'inconvénient de s'oxyder comme les autres.

ILS SONT LEGION

Ceux qui vous déclareront que par le seul emploi du *Bavme Rhumal* ils ont été soulagés et guéris du rhume.

— Le recensement chez les paysans russes n'est pas pour eux une cérémonie de peu d'importance. Les paysans de certains districts sont convaincus que le but de cette opération diabolique—c'est ainsi qu'ils qualifient le recensement—est de faire la distinction entre les justes et les pêcheurs et que, l'opération terminée, il tombera du ciel des boulets ou obus célestes qui, en éclatant, tueront tous les pêcheurs. Dans d'autres districts, les jeunes filles questionnées sur leur âge et leurs noms et prénoms se mettent à pleurer et à sangloter et ne répondent pas. Les mères versent aussi des torrents de larmes et s'écrient : "O mon Dieu ! faut-il donc que les âmes angéliques des petits enfants soient inscrites sur le registre de Satan ?" Et ce disant, ces bonnes femmes s'arrachent les cheveux et font le signe de la croix.

HATEZ-VOUS

A la moindre atteinte de trouble dans les voies respiratoires, vite prenez une dose de *Bavme Rhumal*, cela vous sauvera d'un gros rhume.

— Stanley a signalé l'existence, sur les bords du Congo, d'une race de nègres d'une taille excessivement petite. L'an dernier, on a fait courir le bruit, inexact d'ailleurs, que des voyageurs danois avaient découvert une race de Nains au Pamir. Un voyageur américain, M. Sullivan, vient d'en découvrir une près du haut Amazone.

"J'ai rencontré, dit M. Sullivan, sur le rio Negro, un des affluents du haut Amazone, des êtres d'une taille remarquablement exigüe, qui semblent plutôt d'origine indienne que nègre, à en juger par leur chevelure et par la couleur spéciale de leur peau, qui est d'un jaune rougeâtre brillant. Ces êtres sont d'une laideur particulière. Leur estomac, très gros et très distendu, est hors de proportion avec leurs membres grêles et minces. Autant que j'ai pu m'en assurer, ils habitent près des sources de l'Orénoque, ou dans la partie du Vénézuëla qui touche aux frontières du Brésil. Ils n'ont pas plus de trois pieds et quatre pouces de haut, et les femmes sont encore plus petites."

Si le fait est exact, voilà un champ de recherches de haut intérêt pour les anthropologistes. Humboldt, au commencement du siècle, avait parlé d'une tradition qui affirme l'existence d'une race de pygmées habitant les bords de l'Orénoque ; mais n'ayant pas visité lui-même ces régions, il avait déclaré cette tradition sans fondement.

AUX MERES DE FAMILLE

La coqueluche est une terrible maladie qui menace tous les enfants, ayez toujours sous la main une bouteille de *Bavme Rhumal*, l'étiquette vous dira comment l'employer. 25c. la bouteille.

NOUVELLES A LA MAIN

— Sapristi ! vous venez encore de me couper au menton. Si vous ne rasez pas mieux que ça, vous perdrez tous vos clients.

— Oh ! non, le patron ne me laisse raser que les passants !

Après la première querelle. Elle. — Ecoute, il faut nous entendre pour que pareille chose n'arrive plus. A l'avenir, quand nous serons du même avis, c'est toi qui auras raison, et quand nous serons d'avis différents, c'est moi qui aurai raison.

On parle d'une dame invraisemblablement maigre, mais très aimable.

— C'est une charmante femme, dit quelqu'un ; lorsqu'elle reçoit, elle se met en quatre pour ses invités.

— En quatre ! murmure une bonne amie. Il ne doit pas y en avoir beaucoup dans chaque portion !

— Un énorme monsieur entre dans un omnibus, où il reste tout juste une petite place. Il parvient à se caser en écrasant à demi ses voisins.

L'un d'eux très maigre et grincheux, murmure entre ses dents :

— Ça n'a pas de bon sens ! On devrait faire payer les gens d'après le poids !

Le monsieur, qui a entendu, se retourne.

— Dites donc, l'ami, s'écrie-t-il, vous êtes bien heureux qu'il n'en soit pas ainsi ; vous seriez obligé d'aller à pied, car jamais le cocher ne voudrait s'arrêter pour charger si peu de chose !

LES ÉCHECS

PROBLÈME No 209

Composé par M. E. Pradignat

Noirs—5 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution du problème No 208

Blancs Noirs

Le Pion blanc à 1 R doit être remplacé par un Fou blanc.

1 D S F 1 ?

Mat selon le coup des Noirs.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant. — S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans ACCÈS PÉRIODIQUES
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
pour les
CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait éthéré de
de FODGÈRE Mlle Paris
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, PHARMACIE HAVCOV,
64, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, déhilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. **JEAN**
\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE
60, rue Saint-Denis
MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —
No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal
Spécialités: Reliure de Bibliothèque Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Rozaque, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.
Un prix spécial aux Communautés

LAPRÈS LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent
J. J. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,
1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

23444



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA
GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Léves)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

CHAPFAUX DE PAILLE

Grand choix de chapeaux de paille pour enfants et pour hommes, les prix variant de 25c à \$1.50 chacun. Vous serez surpris de la bonne qualité de notre marchandise, si vous voulez bien nous faire une visite.

FEUTRES GRIS

Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic en style et en qualité en fait de chapeaux mous. Nous pouvons satisfaire les plus difficiles.

CHEMISES NEGLIGÉES

Nous avons reçu un job de chemises négligées satinée de toutes grandeurs et de toutes couleurs à 50c; faites votre choix de suite.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an 3 mois 3 moi		
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger...	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
1 et Atlantic Blvd., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.
Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DEBILITE GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPELIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatrices, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAYANT, 15, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

64,401

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl'au, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.